



Ex bibliotheca
Steph. Quatremeri.

Epist 594^g Melmoth

B. Q.

LETTRES
DE FITZ-OSBORNE.

PARIS,

**DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD,
N° 15.**

LETTRES
DE FITZ-OSBORNE,

PAR WILLIAM MELMOTH,

TRADUCTEUR DES LETTRES DE PLINÉ ET DE CICÉRON;

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR A. D.

A PARIS,

CHEZ KLEFFER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE D'ENFER-SAINT-MICHEL, N° 2;

DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE, N° 2.

JUILLET 1820.

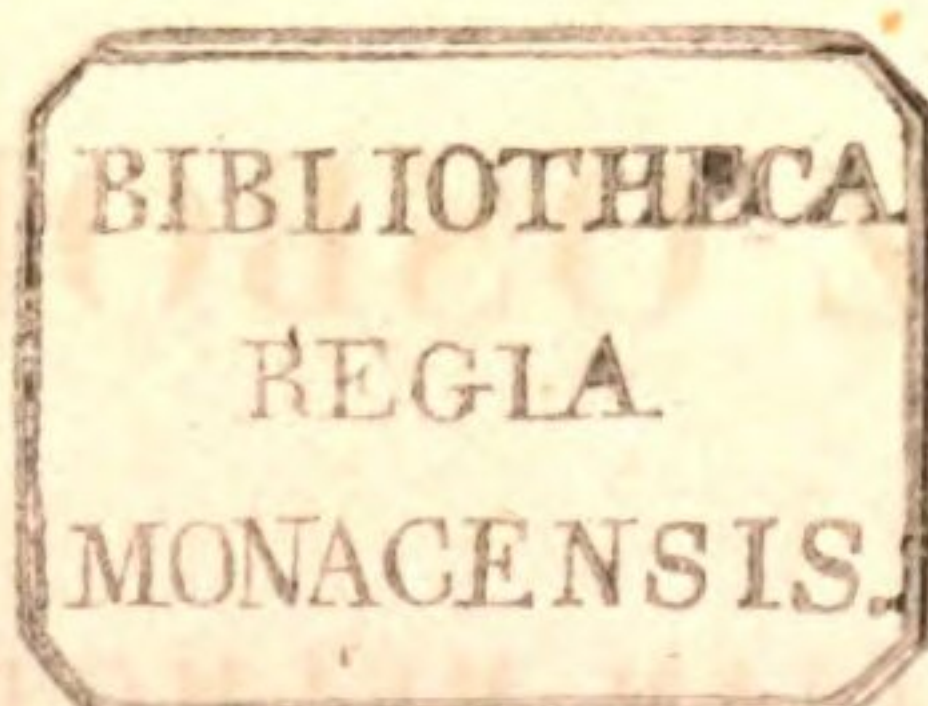


TABLE.

N OTICE ABRÉGÉE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR.	Page j
LETTRE PREMIÈRE. A PHILOTES	1
LETTRE II. A PALAMÈDES	7
LETTRE III. A PHILOTES.	13
LETTRE IV. A CLYTANDRE.	17
LETTRE V. A HORTENSIUS	21
LETTRE VI. A CLYTANDRE.	23
LETTRE VII. A PALAMÈDES.	33
LETTRE VIII. A CLYTANDRE.	36
LETTRE IX. A CLYTANDRE.	40
LETTRE X. A EUPHRONIUS	47
LETTRE XI. A PALAMÈDES.	51
LETTRE XII. A AMASIA	56
LETTRE XIII. A HORTENSIUS.	62
LETTRE XIV. A PALÉMON	67
LETTRE XV. A PHILOTES.	74
LETTRE XVI. A PALÉMON.	77
LETTRE XVII. A PHILOTES.	80
LETTRE XVIII. A CLÉORA.	85
LETTRE XIX. A ORONTES.	89
LETTRE XX. A PHILOTES.	104

TABLE.

LETTRE XXI. A PHIDIPPUS.	Page 107
LETTRE XXII. A HORTENSIUS.	112
LETTRE XXIII. A ORONTES.	117
LETTRE XXIV. AU MÊME.	124
LETTRE XXV. A PALAMÈDES.	127
LETTRE XXVI. A PHIDIPPUS.	134
LETTRE XXVII. A EUPHRONIUS.	137
LETTRE XXVIII. A PALAMÈDES.	141
LETTRE XXIX. A EUPHRONIUS.	143
LETTRE XXX. A CLYTANDRE.	148
LETTRE XXXI. A EUPHRONIUS.	155
LETTRE XXXII. A HORTENSIUS.	159
LETTRE XXXIII. A ORONTES.	164
LETTRE XXXIV. AU MÊME.	167
LETTRE XXXV. A EUPHRONIUS.	173
LETTRE XXXVI. A PHIOTES.	177
LETTRE XXXVII. A CLYTANDRE.	180
LETTRE XXXVIII. A PHIOTES.	183
LETTRE XXXIX. A TIMOCLÉE.	187

FIN DE LA TABLE.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

DE L'AUTEUR.

LA carrière modeste d'un homme de lettres retiré du monde, offre peu d'anecdotes à la biographie sur les talens qu'il a montrés et sur le genre auquel il s'est attaché. Isolé de la sphère d'activité, libre du joug des affaires, il passe ses jours au sein des plaisirs de l'étude; la science absorbe toutes ses facultés, et il trouve dans la recherche du goût ses plus purs délassemens. Ravi par les attraits des spéculations les plus hautes, entraîné par la douce

ivresse de l'imagination, insensible au bruit qui l'environne, il évite avec soin tout ce qui pourrait le rapprocher de la société.

On ne doit pas se flatter de réunir comme Johnson tous les avantages : célèbre par son mérite transcendant, il fut assez heureux pour joindre un extérieur singulier aux forces d'un esprit prodigieux; tout en fréquentant la société, il lui préférait l'étude des principes les plus sublimes de la morale; son goût pour la plaisanterie et les plaisirs s'alliait aux règles les plus sévères de l'honnêteté et des devoirs; l'austérité de ses mœurs ne pouvait être comparée qu'à son humanité; ayant assez de hardiesse et de facilité pour parler franchement dans toutes les assemblées, il fut assez adroit pour n'y être jamais embarrassé, réfuté ou éconduit.

Il est même rare que les plus illustres auteurs soient assez favorisés du sort pour avoir un ami qui étudie tous leurs caprices, et ob-

serve attentivement les plus légères variations de leur caractère. Tel fut Boswel pour ce grand homme. Il fit en sorte qu'aucune de ses paroles ne nous échappât, et la postérité lui doit la peinture parfaite d'un homme supérieur. Mais le peintre est au moins aussi rare que l'original, et mille Johnson peuvent éclairer l'horizon intellectuel avant qu'un second Boswel se présente.

William Melmoth, auteur de plusieurs ouvrages estimés, était le fils aîné d'un jurisconsulte distingué, membre de la société savante de Lincol's-inn. D'après ce que nous savons sur sa vie privée, ce vertueux citoyen paraît avoir acquis une réputation méritée dans l'exercice de cette noble profession, et l'avoir toujours remplie en homme d'honneur. Il publia un traité intéressant sur *la grande importance d'une vie religieuse*, et mourut en 1743, laissant à ses héritiers plus d'honneur que d'opulence. On pouvait dire de lui : quelques

citoyens ont vécu aussi utilement, mais aucun n'est sorti de ce monde plus purement.

Sous la garde d'un père qui lui donnait continuellement les meilleurs exemples, il n'est pas étonnant que le jeune Melmoth crût en grâce devant Dieu et devant les hommes. Quoique son grand âge nous ait empêché de connaître l'emploi qu'il fit de sa jeunesse, il est certain qu'il la consacra aux sciences et à la littérature, qui servirent de bases solides à cette maturité de jugement, à cette pureté de goût qu'il déploya par la suite. Il fut aussi aimable dans ses jeunes années que respectable dans un âge plus avancé, et cette vénération ne fit que s'accroître tant que dura sa longue et noble carrière.

On ignore absolument si sa jeunesse se passa dans les plaisirs, s'il fut élevé chez lui ou au collège. Le souvenir de ses brillantes études et des productions spontanées d'une imagination enflammée par l'amour de la littérature, exci-

tée sans cesse par la comparaison avec les grands hommes, a péri presque entièrement avec ses contemporains. Le public fera donc connaissance avec lui au milieu de sa carrière, seule époque peut-être qui légitime la réputation d'un auteur, et qui fasse apprécier ses ouvrages. Nous nous intéressons aux écrivains par leurs productions, et on ne s'aperçoit que trop souvent combien ils souffrent de l'indiscrete curiosité qui nous porte à rechercher les premiers traits de leur plume. C'est ainsi que les meilleurs écrits deviennent quelquefois inutiles, et que la sagesse des auteurs, qui ont perdu le respect du lecteur, n'a plus de prix.

Il y a environ vingt-cinq ans, on publia un ouvrage intitulé : *Opinions libérales*, sous le nom supposé de Courtney Melmoth, et que la multitude attribua à notre auteur. Il faut que l'aveuglement ait été bien grand, pour confondre les traits purs, philosophiques et

utiles d'un esprit éclairé, avec la production éphémère d'un anonyme. William Melmoth, l'auteur de ces Lettres, possédait un esprit et des manières distingués, qui rendront sa mémoire à jamais respectable. Loin d'adopter les dogmes pernicioeux adroitement propagés par les sectateurs des nouvelles opinions religieuses, il affermit sa foi en se livrant aux pures inspirations du christianisme; et c'est pourquoi il avoue ingénûment la préférence qu'il accorda toujours au culte de son pays.

D'après une des lettres de ce recueil, il paraît qu'il débuta dans le monde revêtu d'un caractère public; et il suivit probablement la profession que son père avait si honorablement exercée. Ses motifs pour y renoncer et adopter un genre de vie retirée, plus conforme à ses inclinations, sont expliqués en peu de mots, et appuient son choix de la manière la plus satisfaisante : « Comment un homme peut-il espérer de se faire bien venir des différens partis

» qui divisent la nation, lorsqu'il professe ce
» principe, qu'on ne peut seconder leurs ef-
» forts sans renoncer à sa raison et à son hon-
» neur? De la manière dont le monde est con-
» stitué à présent, je crains qu'il soit à peine
» possible de se rendre utile à son siècle (dans
» la vie publique) sans se ranger sous l'une de
» ces bannières diverses qui distinguent nos
» champions politiques. » Telle est la marque
que la sagesse de l'expérience a toujours im-
primée aux divisions intérieures; et l'opinion
d'un homme vertueux vient encore à l'appui
de cette grande vérité qui nous prouve chaque
jour que la folie a la plus grande part au gou-
vernement de l'univers.

Dans cette même lettre et dans plusieurs
autres, notre auteur s'étend avec complaisance
sur le bonheur qui résulte des vertus sociales.
La littérature, la morale, les devoirs de la vie,
forment le sujet de ses épîtres; et il manque
rarement l'occasion de blâmer les usages du

monde qui ne sont pas d'accord avec ses principes. Il décrit avec tout le charme de sa plume la campagne qui lui sert de retraite, et on y découvre un goût exquis pour tout ce qui se rattache aux tableaux champêtres.

Les lettres adressées à Cléora le furent véritablement à madame Melmoth. C'est avec elle, près des sites romantiques de Shrewsbury, qu'il alla fuir le monde; c'est là aussi qu'il la perdit, et nous retrouvons dans ses lettres les preuves du plus grand attachement. Il s'unit en secondes noces à miss Ogle, Irlandaise; et quoiqu'on ait dit que son choix ne fut pas libre, cette dame se montra toujours digne de son époux.

Arrivé à un grand âge, il fut tourmenté par les douleurs de la pierre, et il ne jouissait plus de la promenade que dans une chaise roulante. Les souffrances, la vieillesse, un travail prodigieux, ne purent amortir le feu de son caractère. M. Melmoth passa à Bath les trente der-

nières années de sa vie, et y mourut en 1799, à l'âge de 89 ans. Il était maigre, et d'une taille moyenne; ses yeux animés, et tous ses traits, décelaient une intelligence profonde; pieux, d'une probité reconnue, ses qualités aimables ornèrent autant la société, que ses écrits ont enrichi la littérature anglaise.

Le premier ouvrage de M. Melmoth fut un essai sur la vie publique et retirée, en forme d'épître, adressée à Henri Coventry; Esq. en 1735. Elle est insérée dans la collection de Dodsley; elle renferme de beaux passages et de grands traits; sa prose, cependant, est préférable à sa poésie; et quoiqu'il fût encore jeune à l'époque de la publication de ce poëme, il ne paraît pas s'être remis depuis sous le joug des muses. Parmi les beautés que renferme l'épître dont nous venons de parler, on admire le portrait de Newton :

T'was hence, great Newton, mighty genius soar'd
And all creation's wond'rous range explor'd;

Far as almighty stretch'd his utmost line
He pierc'd in thought, and view'd the vast design.
Too long had darker ages sought in vain
The secret scheme of nature to explain:
Too long had truth escap'd each sage's eye,
Or faintly shone through vain philosophy.
Each shapely offspring of her Feeble thought
A darker vale o'er genuine science brought;
Still stubborn facts o'erthrew their fruitless toil:
For truth and fiction who shall reconcile!
But briton's sons a surer guide pursue,
Tread safe the maze, since Newton gave the clue.
Where'er he turned, true science rear'd her head,
While far before her puzzled ignorance fled.
From each blest truth these noble ends he draws,
Use to mankind, and to their god applause.
Taught by his rules, secure the merchant rides,
When threat'ning seas roll high their dreadful tides;
And either India spreads her precious stores,
Midst various dangers, safe to britain's shores.
Long as those orbs he weigh'd shall shed their rays,
His truth shall guide us, and shall last his praise (1).

(1) C'est ainsi que le grand génie de Newton pla-

Quelques passages des *Lettres de Fitz-Osborne*, montrent qu'il s'occupa beaucoup des

nait sur l'univers ; examinant tout ce que renferme la création, il semblait suivre la pensée du Tout-Puissant, et pénétrer ses vastes desseins. Trop long-temps les siècles de ténèbres avaient cherché vainement à expliquer les plans secrets de la nature ; trop long-temps la vérité, se dérochant aux yeux du sage, n'avait jeté qu'une lumière languissante à travers l'obscurité d'une fausse philosophie, qui couvrait d'un voile épais les vains élans de la pensée, jusqu'à ce qu'un fait vînt enfin renverser tant de systèmes absurdes et inutiles ; car qui peut concilier la vérité avec l'erreur ? Mais les enfans d'Albion suivent une carrière plus sûre, et le pilote peut désormais s'enrichir des tributs des deux mondes. Partout où Newton a dirigé ses efforts, la science commande et l'ignorance fuit. En démontrant ces vérités sacrées, il n'a en vue que l'avantage de l'homme et la gloire de Dieu. Instruit par ses calculs, le nocher jette l'ancre quand la mer en courroux amoncelle ses vagues menaçantes, et, calme au milieu des périls, il porte aux rivages de l'Angleterre les tré-

différentes positions de la vie, et que celle qu'il choisit lui donna le bonheur. Dans l'une d'elles il dit : » Je suis trop fier pour supporter un refus, et trop modeste pour espérer un succès ; ces qualités sont peu avantageuses pour celui qui suit la carrière de l'ambition. Gravez ces vains honneurs sur la tombe des autres ; mais que sur la mienne on lise que j'ai reçu :

Unplaced, unpensioned, no man's heir or slave (1).

Il ajoute, dans une autre : » un de nos rois disait que l'homme le plus heureux de la nation, était celui que la fortune avait placé à la campagne, dans un rang assez modeste pour être

sors que l'Inde lui offre. Ses ouvrages et sa gloire dureront autant que l'éclat de ces astres, dont il a mesuré les orbites.

(1) Sans place, sans pension, l'héritier ou l'esclave de personne.

à l'abri des poursuites des constables, et pas assez élevé pour être inquiété par un juge de paix. C'est dans cette heureuse médiocrité que je passe ma vie, avec une fortune assez considérable pour me dispenser de m'occuper des affaires, et avec des goûts trop simples pour être tenté de suivre la carrière de l'ambition. »

En 1753, il enrichit notre littérature d'une traduction élégante des lettres de Pline le jeune, et les notes savantes qu'il y ajouta jetèrent un nouveau jour sur les mœurs des maîtres du monde. Ce Romain est un des écrivains de ce temps qui approche le plus de la perfection. Il vécut toujours dans la société la plus distinguée, et ses liaisons avec ce que Rome offrait de plus célèbre dans tous les genres, le mirent à même de nous rapporter un plus grand nombre d'anecdotes intéressantes qu'aucun de ses contemporains. Personne ne paraît avoir mieux dépeint ses concitoyens, dans leur vie civile et privée; si son style porte l'empreinte de la dé-

génération du goût, qui commençait à se faire sentir dans Rome, celui du traducteur a le coloris brillant d'une langue nouvellement fixée, à qui Swift, Addisson et Bolingbroke ont donné l'élégance et la simplicité.

Cet ouvrage fut suivi de la traduction des lettres de Cicéron à ses amis; les remarques qui en facilitent la lecture sont d'une aussi bonne critique que celle de Pline, et elles ont de plus un grand mérite historique et politique. Cicéron écrivit ces lettres, à la veille d'une révolution terrible qui allait ébranler le monde, tandis que les peuples stupéfaits observaient avec épouvante les présages de cet événement funeste. L'auteur, ainsi que ses correspondans, devait y jouer des rôle importants. C'est sans doute pour cette raison que, dans le passage suivant, M. Melmoth semble les préférer à celles d'Atticus; car, suivant lui, elles font paraître leur auteur sous des rapports plus variés, et nous permettent de le considérer sous tous les

points de vue possibles; elles offrent moins d'anecdotes sur la vie privée et les principes des individus, mais on y trouve les portaits de ces ambitieux qui divisaient alors les intérêts de la république, et la manière dont il les peint nous découvre son opinion politique.

Caton, ou *Essai sur la vieillesse*, et *Lælius*, *Essai sur l'amitié*, parurent vers 1777. On n'a peut-être jamais rien écrit de plus élégant que ces deux incomparables chefs-d'œuvre; le traducteur s'est élevé à la hauteur de son modèle, et ses notes lui ont assigné le rang le plus distingué parmi les philologues et les antiquaires. Outre de légers opuscules, il repoussa victorieusement l'attaque que Jacob Bryant avait dirigée contre l'opinion de notre auteur, sur la persécution des chrétiens sous l'empereur Trajan. L'ouvrage qui a pour titre : *Mémoires d'un avocat distingué*, est, sans doute, le tribut que sa vieillesse offrit à la piété filiale. On y retrouve la même perfection de style, mais

la chaleur de la jeunesse ne s'y fait plus sentir.

Les *Lettres de Fitz-Osborne*, que nous présentons au public, parurent d'abord en 1742, et furent un de ses premiers ouvrages; mais cette notice leur étant particulièrement destinée, nous nous étions réservé d'en parler en dernier. Elles ont toujours eu des admirateurs; elles semblent partir du cœur pour traiter des sujets qui l'intéressent. Les scènes domestiques, les charmes de la vie privée, les harmonies de la société, les événemens du jour, enfin ces diverses sensations auxquelles personne ne peut être insensible, en sont les sujets ordinaires. Nous ne retrouvons que rarement dans les écrits modernes le charme répandu sur cet ouvrage; une des meilleures lettres de notre auteur, sert de préface à son excellente traduction du célèbre dialogue sur l'art oratoire, et les observations qu'on y trouve sont de la plus haute importance. Nous ne connaissons aucun auteur qui, avant M. Melmoth,

ait fait passer dans la langue anglaise ce beau morceau de l'antiquité : il y déploya une rare élégance, sut orner sa traduction de l'éloquence la plus pure, et des traits d'une sagesse profonde. Cette lettre sert, pour ainsi dire, de clef à toutes les autres, et beaucoup de lecteurs pensent que c'est le meilleur morceau de l'ouvrage.

Malgré son caractère froid et réservé, et son invincible répugnance pour tout ce qui pouvait le mettre en évidence, il ne s'exila pas toujours du cercle des amis des lettres; il voyait assez souvent mistriss Montague, qui ne laissait échapper aucune occasion de relever sa réputation de femme d'esprit aux dépens de ses hôtes. On le vit briller quelquefois au lever de cette dame, parmi tous les personnages marquans qui s'y trouvaient alors.

Madame Piozzi, brillante de jeunesse et de gloire, écrivant sous les auspices de Johnson, parle de Melmoth dans une lettre qu'elle adresse

à son mentor ; mais on y remarque une certaine teinte de rancune. Elle ne savait pas bien positivement ce qui lui déplaisait dans cet écrivain , mais elle avoue simplement son aversion pour lui : » Hier soir , dit-elle , j'ai été chez mistriss Montague ; j'y trouvai M. Melmoth , que » je n'aime pas plus qu'il ne m'aime. Il est cependant assez tory pour haïr l'archevêque de » Péterborough à cause de son *wighisme* , et » il est assez wigh pour vous abhorrer pour » votre *torysme*. Mistriss Montague lui a adressé » les complimens les plus aimables : il doit être » content de sa soirée. »

Mais son jugement avait partagé les préjugés de son guide en littérature , et Melmoth n'était pas mieux dans l'esprit de cette dame que dans celui de Johnson ; peut-être aussi lui en voulait-elle à cause de son caractère froid et simple , qui repoussait les attaques de la coquetterie , qu'elle dirigeait plus aisément sur Johnson ; peut-être encore eût-elle désiré faire briller

l'un aux dépens de l'autre. Cependant elle ne peut disconvenir du charme qu'il répandait dans les plus brillantes sociétés, et surtout dans celle de lady Montague, qui le comblait d'égards, de prévenances et de caresses.

Johnson ajoute à cette critique si injuste, un commentaire qui trahit plus de malignité que de mesure. Il regarde Melmoth en rival et en ennemi, comme tous ceux qui avaient quelque mérite littéraire. Un poète a dit avec vérité que » les hommes d'esprit sont entre eux comme les coqs dressés au combat. » Il se figura que notre auteur ne possédait aucune de ces qualités qui attirent et se concilient les cœurs ; mais en même temps sa réputation le lui montra comme un antagoniste armé, tout prêt à entrer en lice. Il répond à sa belle et séduisante correspondante sur un ton railleur qui n'appartenait qu'à lui : » Je ne crois pas, » dit-il, que l'auteur des *Lettres de Fitz-Osborne* » me fasse courir de grands dangers. Je ne l'ai

» rencontré qu'une seule fois, il y a trente
» ans, et dans une petite discussion je le rédui-
» sis au silence : ne l'ayant jamais revu depuis,
» voilà la dernière impression que j'en ai con-
» servée. »

La douceur inaltérable de Melmoth et l'ama-
bilité de ses manières nous empêchent de croire
qu'il ait jamais provoqué un homme habitué
à rester maître de toutes les discussions. Il était
d'une politesse trop recherchée, pour ne pas
éviter de troubler la société par d'inutiles con-
troverses. Johnson, au contraire, n'était satisfait
que lorsqu'il pouvait faire paraître ses forces,
et combattait plutôt pour la victoire que pour
la vérité. C'est ainsi qu'en parlant de Melmoth,
il décide en sa propre faveur avec la confiance
d'un oracle, et dessine leurs deux caractères
sans y faire attention : cette décision laisse dans
l'esprit du lecteur une impression qui n'est
pas plus favorable pour le vainqueur, que pour
l'écrivain qu'il voulait abaisser.

Le célèbre voyageur Coxe communiqua son manuscrit à Melmoth, avant de le publier; et en le lui adressant, il s'exprime ainsi : » Je suis » persuadé que je profiterai beaucoup plus de » mes voyages en vous faisant part de tout ce » que j'aurai vu, et que je perfectionnerai mes » remarques en les livrant à vos réflexions. » Il termine sa dernière édition par ce peu de mots : » Je ne puis publier de nouveau cet ouvrage, sans me rappeler avec reconnaissance » les observations de l'élégant écrivain à qui ces » lettres furent adressées, et exprimer les regrets que m'a causés la perte d'un maître et » d'un ami à qui je dois plus que je ne pourrais » le dire. »

Nous tirerons une nouvelle preuve des talens littéraires de M. Melmoth, de la correspondance d'une personne dont l'opinion a toujours dirigé les critiques modernes, et serait d'un plus grand poids encore, si elle nous avait permis de la nommer : » Je connais beaucoup,

» dit-elle , les écrits de M. Melmoth. Ses *Lettres*
» *de Fitz-Osborne* sont très-estimées , pour la
» grâce, la simplicité et la morale qu'il y a su
» répandre. Sa traduction de Cicéron n'est peut-
» être pas d'un mérite aussi transcendant que
» celle de Pline. Le goût qu'il avait pour ce der-
» nier a prévenu contre lui les critiques et les
» savans : ils ont prétendu qu'il faisait parler
» Cicéron comme Pline. Les lettres du premier
» ont été traduites dans toutes les langues :
» M. Melmoth eut l'avantage de pouvoir les con-
» sulter , et je pense que la nôtre s'est enrichie
» en recevant les excellentes traductions de ces
» deux auteurs. »

LETTRES

DE

FITZ-OSBORNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A PHILOTES.

JE n'aurais pas laissé une si longue interruption dans notre correspondance, si mon expédition chez Euphronius ne m'avait occupé pendant ces six dernières semaines; je m'étais engagé depuis long-temps à lui consacrer quelques jours, avant qu'il ne s'embarquât pour la Flandre, avec son régiment. Comme il ne ressemble pas à ces héros d'Hudibras, qui ont recours à la fuite, afin de vivre et de pouvoir combattre dans une autre occasion, je n'aurais pas consenti sans peine à remettre l'espérance

de le revoir, au hasard d'un retour très-incertain. Les avantages qu'il laisse derrière lui sont, il est vrai, des gages qui pourraient répondre à ses amis que sa prudence sera au moins égale à son courage, s'ils ne savaient jusqu'à quel point de délicatesse il porte le sentiment de l'honneur. Mais il agira sans doute comme s'il n'avait rien à perdre, quoiqu'en même temps son cœur généreux et tendre ne puisse rester étranger à aucune des craintes que sa famille éprouvera pour lui. Pendant que j'étais chez lui, j'ai eu la preuve de la promptitude avec laquelle Euphronia s'alarme pour tout ce qui le touche : elle m'appela un jour dans la galerie, pour voir un tableau qui sortait des mains du peintre; mais à peine m'avait-elle placé vis-à-vis cette peinture, qu'elle se mit à fondre tout à coup en larmes. Cet ouvrage, qui a été commandé par le père d'Euphronia, et exécuté sur un de ses dessins, fait beaucoup d'honneur à la main de l'artiste : Euphronius y est représenté sous les traits d'Hector, quittant Andromaque; la princesse troyenne figure Euphronia; on reconnaît sa sœur, sous les traits de la belle nourrice, avec le jeune As-tyanax.

Cette scène de famille , d'un goût nouveau , m'a fait tant de plaisir , que j'ai pensé qu'elle méritait une mention particulière. Je voudrais que ce genre de peinture devînt à la mode. Si , au lieu de garnir un appartement de portraits séparés , on réunissait toute une famille dans un seul cadre , où elle serait représentée sous un emblème historique , assorti à son rang et à son état , les portraits , aujourd'hui méprisés généralement et à juste titre , pourraient devenir d'une valeur réelle pour le public ; par ce moyen , on encouragerait les peintres d'histoire , et une vanité ridicule servirait au progrès du plus instructif , comme du plus agréable des arts d'imitation. Ceux qui , n'ayant rendu aucun service à leur siècle , n'ont point l'espoir de voir leurs noms passer à la postérité , pourraient ainsi faire tourner leur orgueil et leur luxe à l'agrément et à l'utilité des temps présents et futurs. Il faudrait , à la vérité , aux peintres beaucoup de jugement , d'habileté pour traiter convenablement différens sujets offerts à leurs pinceaux , et si on adoptait cette mode , nous verrions indubitablement commettre une infinité de bévues ; mais ne serait-ce pas aussi donner un noble but au génie , et nous enrichir

de productions dignes d'être citées avec éloges, auprès de celles des plus célèbres écoles? Je suis du moins persuadé que plus d'un talent s'est perdu, en se confinant dans le genre ennuyeux, mais lucratif, des portraits; et je ne doute pas que, si l'on suivait la méthode dont je parle, on ne vît le jeune artiste qui, grâce à votre générosité, se forme auprès des sublimes modèles de Rome, se montrer le rival des grands maîtres qu'il étudie.

On ne peut nier, je pense, que la manie si commune de laisser ses traits à la postérité, ne soit, telle qu'elle se produit maintenant, une aussi absurde qu'inutile vanité. Ainsi, rien de plus ridicule que ces figures grotesques, qui composent communément la galerie d'un homme, jaloux d'étaler sa race sur une sorte de tapis généalogique.

Good heav'n? that sots and knaves should be so vain
To wish their vile resemblance may remain.
And stand recorded, at their own request,
To future times a libel or a jest (1).

DRYDEN.

(1) Oh! d'un sot fastueux plaisante vanité,
Qui, léguant son portrait à la postérité,

Cependant on aurait tort d'imaginer que je condamne de tout point cet emploi peu relevé du plus noble des arts; il devient très-utile lorsqu'il éternise les traits de ces mortels qui se sont distingués parmi leurs contemporains. Le désir de connaître les personnes qui se recommandent à notre estime, par leurs écrits ou leurs actions, est une curiosité naturelle et raisonnable. Pour ma part, j'ai souvent trouvé un vrai plaisir en contemplant une collection bien choisie de ces sortes de portraits, à voir comment l'âme d'un grand homme se décelait ou se cachait dans ses traits; on éprouve une espèce d'enthousiasme à la vue d'un tableau qui rappelle un mérite éclatant; c'est le mot d'un des Scipions, qu'il ne regardait jamais les images de ses ancêtres, sans se sentir enflammé du désir d'imiter leurs belles actions. Mais comme ces jours de vertu exemplaire ne sont plus, et que nous ne sommes pas disposés, pour la plupart, à enflammer les temps futurs par les modèles que nous leur laisserons, ce ne serait

Prétend, bon gré, mal gré, de sa plate figure,
Divertir la race future.

que prudence, ce me semble, si nous voulons absolument faire connaître à la postérité les personnages du temps présent, de ne les lui montrer que dans les actions du temps passé.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE II.

A PALAMÈDES.

MALGRÉ toutes les bonnes raisons que vous alléguerez en faveur des Romains, je ne me sens pas disposé à embrasser votre opinion; je suis même assez obstiné pour soutenir que la réputation de votre nation favorite est plus brillante que solide, et qu'elle la doit plutôt à la fausse idée qu'on nous en fait concevoir dans un âge tendre, qu'à son mérite réel. Si les conquêtes font la gloire d'un état, si le goût d'un vaste empire est la preuve certaine de la vertu nationale, il faut avouer que l'histoire de ce peuple doit exciter notre admiration. Mais si nous jugeons avec impartialité cette nation célèbre, nous aurons peut-être beaucoup à retrancher de nos éloges. Contemplons les Romains dans leurs murs, et nous ne verrons que les dangereuses convulsions d'une politique mal réglée, et je crois qu'on peut rarement les

considérer dans leurs rapports avec les royaumes voisins, sans sentir s'élever contre eux la haine et l'indignation.

Il suffirait de leur conduite inhumaine dans les triomphes, pour rabaisser au-dessous de mon estime ces fils de Romulus. J'avoue, en même temps, qu'un dieu sanctionnait cet usage. Bacchus ou (comme l'a prouvé Isaac Newton) Sésostris, revenu de ses conquêtes de l'Inde, donna le premier exemple de cette odieuse cérémonie. Mais quoiqu'il fût adoré dans presque toutes les parties de la terre, cette coutume ne paraît pas avoir été suivie jusqu'au temps où nous la retrouvons dans Rome, imitée avec une pompe insolente.

Il est impossible de lire les descriptions de ces orgueilleuses parades de la prospérité sans être rempli d'indignation pour la manière barbare dont on insultait alors aux malheurs des infortunés. Au premier coup d'œil, on serait tenté de supposer que tout sentiment d'humanité doit être éteint dans un peuple qui peut contempler avec plaisir les exemples touchans des caprices de la fortune que leur offraient ces cérémonies, et voit les plus grands potentats arrachés de leurs trônes pour former les

vains ornemens de ces triomphes inhumains. Mais la grande maxime qui dominait sur tout le système politique des Romains, était l'encouragement de l'esprit de conquête, et il est évident que ces honneurs furent établis pour exciter cet injuste principe d'un patriotisme mal entendu. Par les lois fondamentales de Rome, un général n'avait droit au triomphe qu'après avoir ajouté au territoire de la république. Arrêter un soulèvement intérieur, recouvrer une ancienne province, quelle que fût son importance, n'étaient pas des titres assez puissans pour réclamer la marque suprême de cette ambitieuse distinction. Ils pensaient (et Valere Maxime l'affirme) qu'il y a une aussi grande différence entre ajouter au territoire d'une république et reprendre celui qu'elle a perdu, qu'il y en a entre faire un présent et repousser une injure. Une cérémonie instituée contre toutes les lois de l'humanité devait être fondée sur le mépris de la justice, et il était assez naturel qu'ils obtinssent par oppression ce qui devait causer leur joie insultante.

Considérons Paul-Émile, après la conquête de la Macédoine, faisant son entrée dans Rome suivi du malheureux Persée; comparons-le à

notre prince noir traversant Londres avec un roi captif, après la glorieuse journée de Poitiers, et nous apprécierons à sa juste valeur un triomphe romain. Quel homme généreux eût pu voir le consul dans toute la joie d'un orgueil impitoyable, sans préférer (dans cette occasion seulement) le sort humiliant de Persée au triomphe d'Émile? Il y a quelque chose dans le malheur, qui réfléchit une apparence de vertu sur ceux qui y sont tombés, et dérobe à notre attention les taches de leur caractère. Dans l'exemple que je cite, on oubliait un monarque perfide à la vue de Persée souffrant. Ce spectacle affligeant altéra les plaisirs de la conquête, même dans les âmes romaines; car Plutarque nous apprend que, quand ce prince parjure, mais infortuné, fut vu avec ses deux fils et sa fille marchant au milieu d'une foule de prisonniers, la nature l'emportant sur la coutume, la plupart des spectateurs fondirent en larmes. Mais avec quelle généreuse sollicitude le héros breton sut-il se conduire en pareille occasion! Il eut recours aux détours d'une humanité ingénieuse, pour éloigner de son triste prisonnier tout ce qui pouvait lui rappeler sa disgrâce; la seule pompe que le

prince se permit fut destinée à alléger le poids des infortunes de son royal captif, et à lui rendre les honneurs dus à son rang.

Rappelez-vous, Palamèdes, que je considère les Romains sous un point de vue politique, et ne parle ici que de leur caractère national. Quant aux individus, vous savez quelle est ma vénération pour tous les grands hommes qui sont sortis de ce peuple. Il ne serait pas juste de les envelopper dans des réflexions générales, et je ne puis m'empêcher de reconnaître, avant de terminer cette lettre, que, quoique les Romains aient joué un rôle indigne envers les ennemis de leur nation, ils ont toujours montré la plus grande générosité dans les haines individuelles. Ce précepte noble, et je puis ajouter chrétien, que nous trouvons dans Juvénal,

.....Minuti

Semper et infirmi est animi exiguique voluptas,
Ultio (1),

n'était pas seulement suivi par leurs philoso-

(1) La vengeance est le plaisir des âmes faibles et communes.

phes les plus éclairés , mais il était devenu une maxime générale et populaire. Ce sentiment généreux, admiré avec tant de raison dans l'orateur romain, *non pœnitent me mortales inimicitias, sempiternasque amicitias habere*, était, selon Tite-Live, si universellement répandu, qu'il était passé en proverbe. Je me rappelle que Salluste, parlant des vertus des anciens Romains, cite comme un trait de leur caractère qu'en toute occasion ils se montrèrent plutôt disposés à pardonner qu'à se venger. Mais les fausses idées qu'ils s'étaient faites de la gloire de leur pays leur apprirent à étouffer en eux tout sentiment d'humanité, et les rendirent sourds à ce que dictait la justice contre ce principe destructeur. Ce fut cet esprit qui, à la fin, par un juste retour, causa leur ruine entière.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE III.

A PHILOTES.

TANDIS que vous jouissez sans doute de la vue d'un ciel azuré et de la fraîcheur des grottes, je suis ici à frissonner, dans le fort de l'été. Les *molles sub arbore somni*, les *speluncæ vivique lacus*, sont des plaisirs dont nous ne jouissons, en Angleterre, qu'en description. Dans un climat où la plus belle saison n'est souvent qu'un hiver adouci, le soleil est un hôte de trop bonne compagnie pour l'éviter. Si nous avons sujet de nous plaindre de lui, c'est à cause de son absence; j'ai rarement trouvé ses visites importunes. Vous voyez que je suis un mortel tout aussi frileux que quand vous m'avez quitté. Mais si ma constitution manque de chaleur, il n'en est pas ainsi de mes affections, et vous n'avez pas un ami plus ardent. Vous avez bien des droits à

ma reconnaissance, et cependant je voudrais être libre de cette obligation envers vous, afin de vous offrir un cœur dont les sentimens ne fussent pas dictés par l'intérêt. Si toutefois il y a quelque partie de ce cœur à laquelle vous n'ayez rigoureusement droit, soyez assuré qu'elle vous est acquise par l'affection. A ce titre, et à celui de la reconnaissance, vous pouvez compter entièrement sur moi. Faut-il ajouter après cela que j'ai reçu votre lettre avec un plaisir singulier, puisqu'elle me peint votre bonheur et la manière agréable dont vous passez votre temps. S'il y a encore quelque souhait à faire pour augmenter votre bien-être, c'est que les trois vierges dont vous me parlez soient plus belles et plus jeunes ; mais je ne désire pas que leurs charmes augmentent, car ils pourraient troubler votre repos. Avec le stoïcisme que je vous connais, je n'oserais confier votre bonheur qu'à une déesse ; et ces dames, à ce que je vois, sont si loin d'être des divinités, qu'elles ont même beaucoup de chemin à faire pour monter au rang des femmes.

On m'a fait espérer l'autre jour que nous vous verrions cet hiver en Angleterre. Pour

mon plaisir particulier, cette nouvelle m'a causé une grande joie; mais comme depuis long-temps je suis habitué à conformer mes intérêts aux vôtres, je regretterais que vous fussiez sitôt rappelé, dans des circonstances aussi avantageuses pour votre avancement.

Un Italien, homme d'esprit, et dont vous avez lu les ouvrages, compare un voyageur sensé à un ruisseau qui augmente ses ondes à mesure qu'il s'éloigne de son origine, ou à certaines sources qui ajoutent à leurs vertus en traversant de riches veines de métal. Il serait dommage de vous voir détourné d'une route si utile, et arrêté dans une carrière dont vous pouvez retirer tant de nobles avantages. Je pense que jusqu'ici vous n'avez pu faire autre chose que d'assembler des matériaux pour votre vaste dessein. Mais au point où vous en êtes, six mois vous apprendront mieux ce qui est digne d'observation dans les pays que vous traverserez, que le double de ce temps lorsque les langues vous étaient moins familières. La vérité est que jusqu'à ce qu'un homme soit en état de converser facilement avec les habitans naturels d'un pays, il ne peut se former une idée juste et approfondie

de leur politique et de leurs mœurs. Celui qui assiste au spectacle sans comprendre la langue, peut découvrir quel est le mieux habillé des acteurs, si le théâtre est bien disposé et les décorations bien peintes, mais les personnages et la marche de la pièce sont autant d'énigmes pour lui.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE IV.

A CLYTANDRE.

Si je m'étais trouvé engagé dans la conversation dont vous me parlez, je me serais réuni, je crois, à votre ami pour défendre le sentiment que vous osez condamner. Je confesse cependant que les modernes ont une déférence trop aveugle pour les anciens ; mon opinion est faite depuis long-temps à cet égard. Quoique j'aie le plus profond respect pour la plupart des ouvrages qu'ils nous ont laissés, j'incline à croire qu'ils nous ont privés d'originaux excellens. Ce sont les guides les meilleurs et les plus convenables, je le sais, pour ceux qui n'ont pas la force de se frayer de nouvelles routes. On se croit assez de gloire quand on marche sur leurs traces, et on ne s'aperçoit pas que les élans du génie devien-

nent inutiles. Une immense partie des régions infinies de l'imagination reste inconnue. Ainsi les Romains auraient peut-être eu un poëme épique original dans leur langue, si Virgile se fût moins défié de ses propres forces; mais ce poète admiré regardait Homère comme l'objet sacré de sa première et de sa principale attention, et on dirait qu'il a pensé que le plus noble triomphe du génie était de se parer des dépouilles de ce chef glorieux.

Vous me direz peut-être qu'Homère lui-même doit beaucoup à des auteurs plus anciens; que les flots qu'il dispense ne coulent pas tous de sa source, et lui furent amenés de plus haut. Cela, je le sais, a été avancé, mais sans preuves, et, j'ose ajouter, sans probabilité. Il semble se soutenir seul, ne s'appuyer que sur lui-même, et devenir par cette raison le plus noble objet de l'admiration des siècles. Comment imaginer que ses ouvrages eussent inspiré un si haut intérêt dès leur apparition, s'ils avaient été formés sur des modèles plus anciens, et n'avaient brillé que d'un éclat réfléchi.

Le penchant servile qui fait plier les forces de l'invention à la marche des anciens, ne dé-

pendrait-il pas, en quelque degré au moins, du petit nombre des auteurs qui peuvent réclamer le titre d'originaux? N'est-ce pas une espèce d'assujettissement qui change la flamme en fumée, et affaiblit la vigueur de l'esprit? Il semble que nous considérons les anciens comme autant de sentinelles placées pour arrêter le libre essor de l'imagination, et prescrire des limites à son vol. Je pense, au contraire, qu'il vaut mieux les regarder (je parle ici de quelques auteurs devenus classiques) comme des encouragemens à l'exercice entier et libre de nos facultés. Un poète est-il assez courageux pour atteindre la pensée sans autre appui que lui-même, son exemple, loin d'exciter les autres à tenter les mêmes périls, semble les affermir dans l'humble disposition d'imiter; car s'il réussit, il fait éclore à l'instant mille copies; s'il échoue, il est montré au doigt comme un exemple décourageant qui doit dégoûter de la folie de renoncer à ces guides que l'antiquité a autorisés. Ainsi l'invention est étouffée, et le génie enchaîné. Le pouvoir créateur de la poésie se perd, et les hommes d'esprit, au lieu d'exercer cette faculté féconde qui seule peut les rendre dignes

de notre admiration, se contentent modestement d'emprunter les matériaux et le plan de leurs timides conceptions.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE V.

A HORTENSIUS.

VOTRE excellent jambon n'avait besoin, pour me le rendre plus agréable, que d'être envoyé et recommandé par vous. Quoique je ne puisse pas le partager avec mon ami, je le consacre à sa mémoire, et j'en fais des offrandes journalières à une certaine divinité, dont les temples presque déserts aujourd'hui, jouissaient jadis de la plus grande vénération. Elle se trouve mentionnée dans les anciens auteurs, sous le nom de *Diva Amicitia* : je lui porte, dans toute la pompe des sacrifices romains, la victime dont vous m'avez fait présent; le front ceint de bandelettes sacrées, couronné de branches de romarin, je la place sur un autel d'acajou bien poli, où je l'arrose des libations d'un vin acide, en y laissant tomber un peu de moutarde; j'en

distribue quelques morceaux à ceux qui assistent à cette cérémonie, en leur rappelant l'importante affaire qui les rassemble, et termine le banquet par la chanson votive :

Close as this brawn, the circling fillet binds,
May friendship's sacred bands, unite our minds (1).

(1) Puissent, comme ce bracelet de cheveux ceint le bras qu'il orne, les liens sacrés de l'amitié unir nos pensées !

SHAKSPEAR.

LETTRE VI.

A CLYTANDRE.

IL faut que vous ayez été vraiment dans le plus grand danger, mon cher Clytandre, puisque vous avez pensé à m'appeler à votre secours, dans le combat dont vous me parlez; ou n'est-ce pas plutôt un motif généreux qui vous a suggéré ce dessein? vous vouliez me faire partager la gloire d'une victoire que vous aviez déjà décidée; quelle qu'ait été votre intention, la mienne est de satisfaire toujours à vos demandes, et je suis prêt à entrer en lice, quand il faut combattre à la fois pour la cause de la vérité, et avec mon ami.

Pour établir la croyance d'une Providence particulière, il n'est pas nécessaire, je pense, de la déduire de faits connus et incontestés. Telle est, ce me semble, l'opinion de votre adversaire.

Si j'étais d'une prudence assez minutieuse pour indiquer tous les exemples de ce genre, je ressemblerais à ceux qui, s'attachant avec passion à déterminer les cas particuliers dans lesquels ils croient découvrir l'intervention immédiate de la Divinité, se précipitent dans les superstitions les plus absurdes et les plus sacrilèges. A moins d'embrasser d'un regard toute la chaîne des choses, et de considérer chaque effet dans ses relations les plus détournées et dans ses dernières conséquences, il est vraiment impossible de prononcer qu'un événement contingent est heureux ou malheureux, pris absolument, ou dans ses derniers résultats. Cela ne peut être connu que par le grand Auteur de la nature, qui mesure la pleine étendue de notre existence, et voit l'influence que chaque événement particulier aura sur la somme de notre bonheur. Mais quoique les circonstances où l'on croit reconnaître l'intervention divine soient nécessairement très-incertaines, à cause de l'imperfection naturelle de nos facultés intellectuelles, on n'a aucune raison de conclure que la doctrine d'une Providence particulière soit absurde ou dénuée de fondement. Le principe général peut être

vrai, quoique son application à un cas déterminé soit enveloppée de difficultés insurmontables.

L'idée que le monde matériel est gouverné par les lois de la mécanique, a induit votre ami à soutenir » qu'il est probable que la Divinité agit par les mêmes règles dans le monde » intellectuel, et qu'elle laisse les agents moraux entièrement livrés aux conséquences » qui résultent nécessairement de l'exercice » particulier de leurs facultés natives; » mais, par cette hypothèse, vous regardez comme résolue une question qui a besoin des plus fortes preuves pour être admise. Le grand principe qui maintient l'univers dans son harmonie, est la pesanteur, ou la propriété par laquelle toutes les parties de la matière tendent à se réunir. On sait maintenant que cette force ne réside pas essentiellement dans la matière, mais qu'elle dérive originairement de l'action d'une cause immatérielle. Pourquoi ne supposerait-on pas raisonnablement qu'elle est l'effet d'un agent divin, qui travaille immédiatement et constamment à la conservation de cette merveilleuse machine du monde? Sir Isaac Newton a essayé de donner une explication de ce

phénomène, par le moyen d'un éther subtil ; mais il est certain qu'il ne nous a pas satisfaits entièrement : voici, à ce sujet, l'opinion d'un grand écrivain, qui semble avoir poussé très-loin ses recherches dans ces matières abstraites : » Les effets innombrables du pouvoir divin ne peuvent s'expliquer par les principes mécaniques et d'aucune autre manière, à moins qu'on n'ait recours à un agent spirituel, qui lie, remue et dispose toutes choses, de façon à seconder ses desseins incompréhensibles. »

Je vois que votre ami trouve dans la bassesse triomphante, et dans la vertu opprimée, des exemples assez puissans pour prouver que l'Être suprême reste spectateur oisif de ce qui se passe sur la scène du monde. Mais avant que cet argument ait assez de poids pour nous décider, il faut prouver (ce qui ne l'a pas encore été, et ne le sera probablement jamais) que le crime dans la prospérité, jouit réellement de tous les avantages qu'il semble avoir en apparence ; et si les accidens qu'on regarde habituellement comme des calamités, méritent vraiment, dans la juste balance des choses, d'être appelés de ce nom. Voici une noble maxime du philosophe cité par Sénèque : » Il

» n'y a pas d'homme plus malheureux dans le
» monde, que celui que n'a jamais éprouvé l'ad-
» versité. » Il n'y a peut-être pas de momens
dans la vie où l'homme soit exposé à faire le
plus de méprises, que dans ceux qui inté-
ressent son bonheur et celui des autres; et
je crois que presque tous ceux qui ont vécu
dans le monde pendant quelque temps, y ont
trouvé de fréquentes occasions de dire, comme
le pauvre cerf de la fable, qui, poursuivi par des
chasseurs, fut retenu par les cornes qu'il venait
d'admirer :

O me infelicem qui nunc demum intelligo
Ut illa mihi profuerint, quæ despexeram,
Et quæ laudaram, quantum luctûs habuerint (1).

PHÆD.

Si nous jetons un regard sur les siècles pas-
sés, nous verrons que l'opinion que je défends
maintenant, a prévalu depuis les temps les plus
reculés; elle est certainement descendue sur la
terre aussi anciennement que la religion elle-

(1) O malheureux que je suis ! je comprends enfin
que ce que je méprisais m'aurait été utile, et combien
de maux ce que j'avais loué vient de m'attirer.

même, puisque toutes les institutions de ce genre doivent être fondées sur la supposition d'une Providence particulière. Il paraît certain que ce fut la doctrine favorite de quelques-uns des grands hommes de l'antiquité. Xénophon nous apprend que quand Cyrus conduisit son armée contre les Assyriens, le mot d'ordre était : ΖΕΥΣ ΣΥΜΜΑΧΟΣ ΚΑΙ ΗΓΕΜΩΝ; *Jupiter, guide et auxiliaire*. Il nous montre ce même prince, dans la joie de la victoire, attribuant, sur le champ de bataille même, ses succès à la Providence. Timoléon, à ce que nous assure l'auteur de sa vie, croyait que toutes les actions humaines étaient sous l'influence immédiate des dieux, et Tite-Live remarque que le premier Scipion Africain n'entreprit jamais aucune affaire importante, pour des intérêts publics ou particuliers, sans aller implorer au Capitole l'assistance de Jupiter. Balbus, dans son dialogue sur la nature des dieux, se déclare expressément pour une Providence particulière. Cicéron lui-même, dans un de ses discours, attribue la gloire du peuple romain à une croyance si propre à nourrir l'enthousiasme. Il semble que cette vérité ait été imprimée plus profondément dans

l'esprit d'Homère que dans celui d'aucun autre écrivain de l'antiquité. Chaque page des ouvrages de ce divin poète nous prouve la vérité de cette observation. Je ne puis m'empêcher de citer un ou deux passages remarquables qui se présentent à ma pensée. Lorsque les chefs grecs tirent au sort pour savoir qui acceptera le défi d'Hector, le poète peint l'armée levant les yeux et les mains au ciel, priant les dieux de faire tomber le sort sur un de leurs plus fameux héros :

Λαοὶ δ' ἤρῃσαντο , θεοῖσι δὲ χεῖρας ἀνέσχον
 ὧδε δέ τις εἶπεν , ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρὺν
 » Ζεῦ πάτερ , ἢ Αἴαντα λαχεῖν , ἢ Τυδέος υἱὸν ,
 ἢ αὐτὸν βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκῆνης . »

Traduction.

The people pray with lifted eyes and hands,
 And vows like these ascend from all the bands :
 Grant, thou , almighty, in whose hand is Fate,
 A worthy champion , for the grecian state ;
 This task let Ajax or Tydides prove,
 Or he , the king of kings , belov'd of Jove (1).

POPE.

(1) Le peuple priait, levant les yeux et les mains au

De même, Anténor propose aux Troyens de rendre Hélène, n'espérant pas, leur dit-il, de les voir réussir en rien, après avoir violé la foi des traités :

.....Νῦν δ' ὄρκια πιστὰ
 Ψευδάμενοι μαχόμεσθα· τῷ οὐ νύ τι κέρδιον ἡμῖν
 Ἐλπομαι ἐκτελέεσθαι.....

Traduction.

The ties of faith, the sworn alliance broke,
 Our impious battles, the just gods provoke (1).

POPE.

Cet excellent traducteur observe justement qu'Homère fait rarement triompher ses héros, s'ils n'ont auparavant adressé une prière au ciel. » Il reconnaît à chaque instant (dit Pope) » la main de Dieu dans tous les événemens, et

ciel, et les prières suivantes s'élevaient de tous les rangs : Dieu tout-puissant, qui tiens le destin dans tes mains, accorde à la Grèce un défenseur digne d'elle ; que le sort tombe sur Ajax, Tydides, ou bien sur le roi des rois, si cher à Jupiter.

(1) Les sermens oubliés, les traités rompus et nos combats impies, ont provoqué la colère des justes dieux.

» n'attribue qu'à elle seule les victoires, les
» triomphes, les récompenses ou les punitions
» des hommes. » Ce grand principe de morale,
placé au commencement de son poëme :

....Διὸς δ'ἔτελείετο βουλή.

Traduction.

The will of god was fulfilled (1).

domine sur tout l'ouvrage, et par une marche et un soin remarquables, il se trouve placé dans la bouche des personnages les plus éminens et les plus sages.

Après tout cela, Clytandre, nous pouvons assurer avec confiance, que la croyance d'une Providence particulière est fondée sur des raisons assez solides pour justifier notre façon de penser. Il serait peu sage, à mon avis, de rejeter une opinion qui prête à l'âme un si ferme appui, dans les temps où elle a le plus besoin de secours, par la seule raison que dans les questions de ce genre, il est impossible de résoudre toutes les difficultés qui les accompagnent. Si l'idée que Dieu n'abandonnera pas une

(1) Ainsi s'accomplissait la volonté du dieu.

créature aussi impuissante que l'homme à des facultés insuffisantes, peut s'accorder (comme elle s'accorde effectivement très-bien) avec les notions générales que nous avons sur la bienveillance de la Divinité, qui repousserait une croyance si pleine de consolations, pour se plier à ces raisonnemens métaphysiques, qui sont plutôt inventés pour réduire au silence que pour satisfaire celui qui cherche la vérité avec simplicité ? et quel homme voudrait être convaincu qu'il vit, privé de la protection de cette égide céleste qui peut le défendre contre tous les assauts d'un monde injuste et pervers ? En effet, la croyance d'une Providence particulière est l'opinion la plus encourageante que l'homme puisse embrasser. Elle donne des forces à nos espérances, et de la fermeté à nos résolutions ; elle abat l'insolence de la prospérité, et émousse les aiguillons de nos chagrins. En un mot, elle est semblable à ce rameau d'or, vers lequel le sort conduisait le héros de Virgile, et qui pouvait seul assurer son passage à travers les régions des ténèbres et de la douleur.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE VII.

A PALAMÈDES.

PARDONNEZ, Palamèdes, si je ne me fie pas à un art que le plus grand de tous les philosophes a appelé l'art de tromper, et au moyen duquel le premier des orateurs pouvait persuader au peuple qu'il avait remporté la victoire à la lutte, quoiqu'on l'ait vu tomber aux pieds de son adversaire; la voix de l'éloquence ne doit être entendue qu'avec précaution. La vôtre, qui fait paraître considérables les choses de peu d'importance, et peut ôter beaucoup de leur prix aux objets, pourrait bien m'enlever aux charmes du repos; mais j'ai une trop longue expérience des plaisirs de la solitude, pour voler, en la quittant, dans les bras d'une plus vive maîtresse. Je puis regarder l'ambition parée de tous les ornemens de votre éloquence,

avec la froide indifférence du stoïcien le plus endurci. A dire vrai, je suis trop orgueilleux pour supporter un refus, et trop modeste pour espérer un succès; qualités peu favorables, je crois, à celui qui prétend aux brillantes récompenses qui nous attirent dans la carrière de l'ambition. Que ces honneurs dont vous me parlez soient gravés sur la tombe des autres, mais qu'on lise sur la mienne, que je suis mort comme j'ai vécu;

Unplac'd, unpension'd, no man's heir or slave (1).

N'est-ce pas un privilège aussi précieux que ceux dont vous me tracez les avantages, par les couleurs animées de votre éloquence entraînante? La Bruyère vient de m'apprendre que : ne faire sa cour à personne, et n'attendre d'hommages de qui que ce soit, est le plus naturel état de l'homme.

Ne croyez pas cependant que je partage l'erreur de ceux que vous condamnez justement, parce qu'ils pensent que la sagesse est fille unique de la retraite, et que la vertu ne suit pas

(1) Sans place, sans pension, héritier ou esclave de personne.

de préférence les routes les plus brillantes de la vie : mais en même temps que mon approbation est pour Cicéron, c'est du côté d'Atticus que se trouve mon affection.

» La vie, dit un homme célèbre de l'antiquité,
» peut être comparée aux jeux olympiques ;
» quelques-uns y coucourent pour la gloire,
» d'autres pour le prix, tandis qu'il y a un troi-
» sième parti qui aime mieux être spectateur
» (et ce n'est pas le plus méprisable) » : je n'ai
pas besoin de vous dire, Palamèdes, que dès ma
jeunesse mon inclination fut d'être compté
parmi ces derniers ; et comme la nature ne m'a
pas doué de grand talens, ne dois-je pas la re-
mercier de m'avoir détourné du penchant à
jouer un rôle dans les luttes ambitieuses du
monde ? La Providence a, je crois, créé cer-
tains caractères pour les scènes obscures de la
vie ; semblables à ces plantes qui fleurissent
mieux à l'ombre : mais le plus humble buis-
son, vous le savez, sert autant que le plus élevé
des chênes ; votre ami trouvera peut-être moyen
de vous prouver que les plus faibles talens ne
nous sont pas accordés en vain.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE VIII.

A CLYTANDRE.

Pourriez-vous vous imaginer que quand j'ai parlé de quitter N****, j'étais réellement empressé de m'arracher aux brillantes peintures dont l'ambition a voulu cette fois éblouir mes regards? Mais comme vous voyez, mes vœux ne sont pas du nombre de ceux qui sont faits pour être oubliés, puisque enfin j'ai heureusement exécuté une retraite que je méditais depuis long-temps. Je l'avouerai, mon ami, plus j'ai vécu dans un monde actif, plus je me suis convaincu que la nature ne m'a pas formé pour y jouer un rôle : jadis mon ignorance me fit croire à mes talens, parce que je désirais servir mon pays; mais l'expérience de chaque jour me seyait par degrés de cette flatteuse erreur. Comment un homme peut-il espérer

de se faire bien venir des différens partis qui divisent notre nation, lorsqu'il professe ce principe : qu'on ne peut seconder leurs efforts, sans renoncer à sa raison et à son honneur ? De la manière dont le monde est constitué à présent, je crains qu'il soit à peine possible de se rendre utile à son siècle (dans la vie publique), sans se ranger sous l'une de ces bannières diverses qui distinguent les corps de nos guerriers politiques. S'il est des hommes assez curieux pour se mêler de mes intérêts, et me demander la raison qui me fait fuir la ville, je répondrai par ces mots de l'historien : *Civitatibus morum tædet, pigetque* : mais je m'éloigne du but d'une lettre que je vous écris moins pour justifier ma retraite, que pour vous engager à me suivre seulement pour me faire une visite ; car j'aime trop mon pays pour vous détacher des grands emplois que vous êtes capable d'exercer.

J'ai planté ma tente dans un lieu qui, je crois, ne vous déplairait pas. Ma *villa* (si vous me permettez de donner ce nom pompeux à une maison qui n'est autre chose qu'une jolie ferme) est située sur un ruisseau charmant, et commande une vue agréable, mais peu étendue

à trois milles à la ronde. Elle est bornée au nord par un rideau de montagnes, qui me forment un abri assuré et une perspective magnifique; elles sont cultivées aussi bien que nos vallées. De la façade de la maison tournée vers le sud-est, j'ai la vue de la rivière qui coule à un peu moins d'un quart de mille, sur les limites de ma propriété, et qui semble aller en serpentant se perdre au pied des montagnes dont je viens de vous parler. Quant à mon jardin, je dois à la nature toute sa beauté. On n'y voit que les produits des champs et des prés, à l'exception d'un petit espace destiné à entretenir ma table. Mes prairies sont ornées avec soin, et mes haies sont entremêlées de toutes sortes d'arbrisseaux fleuris.

Je ne dois pas oublier de vous parler de ce que je regarde comme le principal ornement de ce lieu; je ne me rappelle pas d'en avoir vu de semblable dans les plantations anglaises. J'ai semé dans un petit espace de terre, plusieurs espèces d'arbres verts qui ne sont pas communes dans notre patrie. J'en ai formé un labyrinthe dont les allées aboutissent à un temple placé au centre. Je retire deux avantages de cette forêt artificielle; car elle me procure dans

l'été un ombrage sous lequel j'aime à me retirer, et étant située contre ma bibliothèque, elle me fait jouir en hiver de la vue de la plus agréable verdure qu'on puisse imaginer.

Ce qui augmente le plaisir que je goûte dans cette retraite, c'est la compagnie de ma Cléora. La plupart des embellissemens que j'ai faits, m'ont été suggérés par les conseils que j'ai souvent reçus de son goût exquis et de son jugement. Elle se fera une fête de vous donner ici l'hospitalité, et elle me charge de vous rappeler votre promesse. Je puis vous presser de l'accomplir, sans manquer au patriotisme, puisque les séances du parlement vont bientôt finir; je dois ajouter, en même temps, que je sacrifie une grande partie de mes intérêts privés, lorsqu'il faut que je renonce à vous voir en faveur du bien public.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE IX.

A CLYTANDRE.

Vous qui n'oubliez jamais rien, dites-moi de qui est la pensée suivante : rire et crier, sont de toutes les actions de notre vie, celles où nous mettons le plus rarement de la grâce. Quoique je ne puisse pas me rappeler le nom de l'auteur, je retiendrai toujours cette maxime, puisque les événemens de chaque jour m'en démontrent la vérité. J'en ai particulièrement fait la remarque, dans le traité que je vous renvoie. Je ne connais personne qui ait employé la gaieté avec moins de discernement que cet auteur, qui est de votre connaissance. Plaisanter sur la religion dominante d'un pays, se rire des cérémonies les plus sacrées et les plus inviolables, n'est pas plus convenable en bonne politique qu'en bonne morale : j'ajouterai donc,

(puisque'il me paraît que vous lui communiquez quelquefois mes lettres), qu'essayer de diminuer la vénération due aux institutions religieuses d'un peuple, lorsqu'elles ne contraignent pas les grands principes de la morale, et ne s'opposent pas aux droits naturels de l'homme, est une espèce de zèle que je ne sais par quelle épithète caractériser : c'est attaquer les liens les plus forts de la société, et tenter de détruire la plus forte sauvegarde de la sécurité du genre humain. Loin de moi la pensée que ce soit la seule, et que la science de la morale soit une hypothèse vaine et sans fondemens. Mais il faut indubitablement circonscrire les limites de l'expérience de ces philosophes, qui avancent que l'amour inné de la vertu suffit pour diriger la plupart des hommes dans la route des devoirs moraux, et rend superflue la nécessité d'un autre guide plus puissant. Le sentiment de l'honneur, par exemple, partout où il agit avec sa force entière et native, est, je l'avoue, un principe des plus nobles et des plus puissans; mais c'est un motif d'action trop délicat et trop recherché, si j'ose m'exprimer ainsi, pour que la plus grande partie de notre espèce puisse l'adopter; et dans le fait nous voyons

qu'on le professe plus qu'on ne le pratique. Toutes les lois d'une société ne peuvent remplacer les moyens coercitifs d'un gouvernement, de même qu'il y a un grand nombre de points de morale dont il est impossible de s'assurer par une prévoyance expresse. Les institutions humaines ne peuvent atteindre au-delà de quelques-uns des devoirs qui intéressent plus particulièrement le bien-être de la société. Tout ce qui est nécessaire à l'avantage et au bonheur du commerce social, ne peut être le résultat que de la religion, dont l'influence pénètre les relations les plus intimes de l'humanité et corrige notre cœur en le réglant. Que de tyrannie je puis exercer comme père, que de mauvais traitemens puis-je infliger comme maître, si je prends les lois de mon pays pour les seuls guides de mes actions, et crois que tout ce qui n'est pas criminel est légitime ! C'est une vérité reconnue, qu'un homme peut recevoir des injures beaucoup plus atroces dans certains cas, que dans ceux que la loi considère, comme le vol, ou la fraude. Dans les cas de ce genre (et il y en a de très-importans), renverser les barrières de la religion, serait ouvrir un chemin à l'oppression, ce serait laisser l'honnête homme

exposé aux embûches criminelles de la plus grande partie de ses semblables, qui n'accordant point la justice et la pitié avec la voix de la nature, croiraient exercer l'une et l'autre, en obéissant scrupuleusement aux règles de la révélation.

A la vérité, la masse de notre espèce ne peut jamais être accessible aux raisonnemens abstraits, ou captivée par les attrait sans voiles de la vertu : au contraire, les objets qui attirent le genre humain, sont l'ouvrage de ses craintes et de ses espérances. Rien ne me paraît plus évident. Telle a été la maxime constante des plus célèbres législateurs, depuis les premiers gouvernemens jusqu'à nos jours. On ne peut s'empêcher de reconnaître que personne n'a combattu plus ardemment que les anciens en faveur de la dignité de la nature humaine, et pour cette disposition naturelle à l'âme, d'être charmée par les attrait de la vertu : mais il est également vrai qu'ils ont gravé profondément dans les cœurs l'importante nécessité d'ajouter l'autorité de la religion aux inspirations de la nature, et de respecter les cérémonies du culte d'un peuple. Les sentimens de Pythagore (ou de quelque écrivain que soient les vers

suivans attribués à ce philosophe) vous sont bien connus :

Ἀθανάτους μὲν πρῶτα θεούς, νόμῳ ὡς δικάζεται,
τίμα..... (1)

Il y a dans les auteurs anciens une multitude de passages que l'on pourrait vous produire à l'appui de cette assertion, s'ils étaient nécessaires à un homme que j'ai entendu si souvent discuter avec tous les avantages de l'érudition et de l'éloquence : permettez au moins que j'en place ici un ou deux, que je n'ai vu citer nulle part.

Tite-Live nous a transmis une harangue d'Appius Claudius Crassus, dirigée contre certaines demandes des tribuns. Ce sénateur zélé parle éloquemment contre l'admission des plébéiens au partage de la dignité consulaire, parce que le droit de consulter les auspices était originairement et uniquement exercé par les patriciens : mais peut-être, dit Crassus, m'opposera-t-on que les différentes manières dont les poulets becquètent leur nourriture,

(1) Premièrement honore les dieux, comme la loi l'ordonne.

sont des bagatelles peu dignes d'attention : bagatelles tant qu'on voudra maintenant ; mais ce fut en les observant strictement, que nos ancêtres élevèrent cette république au point de grandeur où elle est maintenant : *parva sunt hæc : sed parva ista non contemnendo, majores nostri maximam hanc rem fecerunt.* — C'est en vertu de ce principe que l'historien romain de la vie d'Alexandre nous peint ce monarque, après le meurtre de son ami Clitus, réfléchissant à froid, pour savoir si les dieux n'avaient pas permis qu'il se rendît coupable de cette action horrible, en punition de sa négligence irréligieuse pour leurs rites sacrés.

Juvénal attribue la source de ce torrent de vices qui se déborda dans le siècle où il écrivait, à l'incrédulité générale, qui l'emporta sur les doctrines publiques de la religion établie : ces dogmes qui, dit-il, excitaient la glorieuse conduite des Curius, des Scipions, des Fabricius et des Camille, étaient alors tombés dans un tel discrédit, qu'à peine les enfans y ajoutaient foi. Il serait très-heureux pour quelques parties du monde chrétien, que la même observation ne pût s'étendre avec justice au-delà des limites de l'ancienne Rome. Je réfléchis

souvent sur la remarque très-judicieuse d'un grand écrivain du dernier siècle, qui observe que presque toute la chrétienté touche maintenant à cet état fatal qui précéda immédiatement la destruction du culte de l'ancien monde, à l'époque où la religion n'inspirait plus dans les réunions publiques cette crainte que chacun ressentait en son particulier.

Les rites généraux du culte païen ne peuvent certainement pas demander la sanction de la raison. Cependant, quelque faibles et absurdes qu'ils fussent en eux-mêmes, et au jugement des sages, il n'en est pas moins vrai que les plus réfléchis et les plus judicieux de leurs hommes d'état et de leurs philosophes, réunirent leurs efforts pour les faire regarder comme sacrés et inviolables : bien persuadés, sans doute, que la religion est le plus ferme appui de l'édifice d'un gouvernement moral.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE X.

A EUPHRONIUS.

JE suis très-disposé à penser, comme vous, que les Romains n'avaient pas dans leur langue de mot particulier qui répondît précisément à ce que nous appelons *bon sens*; quoique *prudentia* paraisse employé fréquemment par leurs meilleurs écrivains, pour exprimer cette idée, ce mot a plusieurs significations, et ils s'en servent souvent pour désigner l'habileté dans une science particulière. Mais le bon sens est très-distinct des connaissances, et c'est un exemple de la pauvreté de la langue latine, puisqu'elle est obligée d'employer le même mot pour exprimer deux idées si différentes.

S'il me fallait expliquer ce que j'entends par bon sens, je l'appellerais la droite raison; raison qui n'a pas sa source dans les déductions

et les formes de la logique, mais dans une espèce de faculté intuitive de l'âme, qui opère au moyen de la perception immédiate : une sorte de sagacité innée, qui, dans beaucoup de ses propriétés, ressemble presque à l'instinct. Il serait impropre de dire que Newton a montré son bon sens par les étonnantes découvertes qu'il a faites dans la philosophie naturelle. Les opérations de ce don du ciel sont plutôt instantanées, que produites par une longue suite de réflexions. Semblable à Diomède, qui reçut de Minerve le pouvoir de distinguer les dieux au milieu des mortels, l'homme de bon sens découvre au premier coup d'œil la vérité des objets que son intérêt le porte à distinguer, et se conduit avec la prudence nécessaire à sa sûreté.

C'est pour cette raison, sans doute, qu'on ne trouve pas cette qualité de l'esprit unie à l'instruction, aussi souvent qu'on le souhaiterait : car le bon sens, accoutumé à recevoir sans travail et sans étude les découvertes de la science, ne peut atteindre des vérités placées à une grande distance, et cachées sous des nuages épais. Il faudrait trop d'application et de peine pour soulever le voile qui les couvre.

Quoique le bon sens ne soit pas toujours avec le plus grand nombre, nous devons penser qu'il est le compagnon fidèle des sciences, et (comme l'a observé le plus sensible des poètes)

Fairly worth the seven (1).

La rectitude dans le jugement est, à la vérité, le plus utile et le plus noble apanage de l'homme. C'est aussi le guide souverain qui nous dirige dans tous nos rapports civils et sociaux.

En quelque occasion que cette faculté lumineuse soit exercée, nous la voyons toujours agir avec une supériorité remarquable; mais le commerce du monde semble être son domaine principal et particulier. Nous pouvons donc observer que ceux qui ont plus conversé avec les hommes qu'avec les livres, et dont la sagesse est plutôt le fruit de l'instruction que de la méditation, possèdent cet heureux avantage dans sa plus haute perfection : car si le

(1) Bien digne d'être placé au rang des sept sciences par excellence.

bon sens ne s'acquiert pas, on peut du moins le perfectionner, et je crois que le monde sera toujours le terrain le plus favorable à sa culture.

J'ignore si le véritable bon sens n'est pas une qualité plus rare que le véritable esprit; mais il n'est rien de plus difficile que de rencontrer une personne dont la conduite et les talens soient entièrement dirigés par ce guide suprême. Le seul exemple au moins, que je pourrais citer, dans lequel on reconnaît son influence sur tous les traits d'un caractère, est celui qu'Euphronius me permettrait le moins de produire, et peut-être qu'en même temps je compromets mes prétentions au bon sens, puisque je me hasarde à exposer mes sentimens sur une matière où l'on sait que vous êtes passé maître.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XI.

A PALAMÈDES.

Si la méchanceté ne s'était déjà précipitée sur l'univers avant que votre réputation n'éprouvât ses attaques, je pourrais m'affliger avec raison de voir mon ami tomber la première victime de sa rage effrénée; mais ce monstre s'est attaché au mérite dès ses plus humbles commencemens. Quand le genre humain était tout entier dans une seule famille, la méchanceté suscita la haine dans l'âme d'un frère contre son frère innocent. Maintenant la vertu s'est trop familiarisée avec son infatigable persécuteur, pour se laisser abattre ou effrayer par un vain fantôme. Il est évident qu'il lui faut renoncer au théâtre le plus favorable à son action, et se renfermer dans une cellule au fond d'un désert, ou se résoudre à monter sur la

scène du monde, suivie de son implacable ennemie. Elle ne peut triompher sans paraître, et elle doit regarder les clameurs du blâme, lorsqu'elles sont unies aux applaudissemens de la conscience, comme autant d'acclamations qui confirment sa victoire.

Que ceux dont les cœurs nourrissent cette disposition, la plus détestable de toutes celles de l'homme, examinent les circonstances méprisables qui en sont la suite; mais que celui qui en souffre injustement, cherche comment il pourra la tourner à son avantage. Rappelez-vous, mon ami, que la générosité perdrait la moitié de sa dignité, si la méchanceté ne contribuait à en rehausser le prix; et que celui qui n'a jamais reçu d'injure, n'a jamais été maître d'exercer le plus noble privilège d'une vertu héroïque. On peut tirer un autre motif de consolation de la malignité du monde : elle peut nous initier à une science dont nous retirons les plus grands avantages pendant notre pèlerinage, je veux dire, celle qui nous apprend à distinguer l'amitié franche de l'amitié contre-faite. Celui-là seul est animé de la vraie flamme de l'amitié, qui se lève pour s'opposer aux cris confus d'une multitude aveugle et indiscrete.

Celui qui a pu voir insulter son ami de sang-froid et de propos délibéré sans en ressentir la plus cruelle blessure, n'a jamais connu la force de la plus généreuse des affections humaines. Tout homme qui ne regarde pas comme vide de sens le nom sacré de l'amitié, approuvera les sentimens qu'Homère met dans la bouche d'Achille, et que Pope a développés avec une force et une chaleur inimitables.

A gen'rous friendship no cold medium knows
Burns with one love, with one resentment glows :
One should our int'rests and our passions be ;
My friend must hate the man that injures me (1).
ix, 609.

Ce qui peut adoucir beaucoup la douleur des blessures de la diffamation, toujours plus cruellement sentie par ceux qui la méritent le moins, c'est de penser que quoique la méchan-

(1) Un ami généreux ne connaît aucun milieu ; il brûle d'un même amour ou nourrit un même ressentiment ; nos intérêts et nos passions doivent être les mêmes ; mon ami doit haïr l'homme qui m'outrage.

ceté lance en général la première pierre, c'est la folie et l'ignorance, c'est l'indolence et l'indécision qui servent à aggraver le coup. Quand la médisance attaque une réputation, les hommes sont en général trop insoucians ou trop faibles pour résister à ses assauts, et ainsi sans une méchanceté particulière dans leur propre nature, ils se laissent emporter par apathie dans le torrent général. Le nombre de ceux qui méditent le mal diminuerait merveilleusement, d'après les déductions que l'on pourrait tirer de cet axiome. La coupe des injustices perdrait beaucoup de son amertume, si on était persuadé que la malveillance a la moindre part à la préparation du breuvage; car dans cette espèce de tort, ce qui afflige peut-être plus vivement un esprit généreux, c'est de le regarder comme la preuve évidente d'une méchanceté générale dans la nature humaine. Mais quelles que soient les causes qui fassent éclater ces orages, la vertu manquerait à ses privilèges naturels, si elle se laissait abattre par eux. C'est par la force et la fermeté que des intentions pures donnent toujours à une âme honnête, que Palamède, j'en suis certain, se mettra au-dessus des reproches injustes qui

attaquent son caractère, et gardera une tranquillité inaltérable au milieu des querelles et du bruit impuissant des langues ignorantes ou méchantes.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XII.

A AMASIA.

Si la politesse n'approuve pas mon long silence, la politique pourra peut-être me servir d'excuse; car vous conviendrez qu'il y a quelque prudence à ne pas redemander une dette que le débiteur n'est pas en état de payer. J'ai le chagrin de me voir engagé dans une entreprise que je ne me sens pas en état de soutenir; toutefois, je dois ajouter que si vous vous attendez à recevoir des lettres de vos amis un plaisir égal à celui que leur font les vôtres, je ne sais où vous prendrez vos correspondans. Vous n'irez pas le chercher, sans doute, au désert, car il n'y a rien de très-aimable à attendre de la part d'un homme qui est obligé de choisir sa société parmi les morts. Habitante d'un pays où vos jours s'écoulent dans les plai-

sirs, que d'aimables souvenirs ne devez-vous pas conserver de cette foule d'événemens heureux qui semblent se succéder pour vous. Mais en revanche, que peut produire un village plus célèbre par la tranquillité qu'on y trouve que par l'activité qu'on y peut déployer, et si en arrière des mœurs du jour, qu'il semble à peine sorti de la simplicité des premiers siècles? Notre gaieté ne va pas plus loin que le punch, et les seules réunions ont lieu une fois chaque année, autour du mai. Il m'est tellement impossible de contribuer à votre amusement, que je n'ai pas même l'occasion de me divertir. Je me vois forcé quelquefois d'avoir recours à mille stratagèmes pour m'aider à supporter ces heures languissantes, qui s'écoulent si vite pour vous. Mais comme on ne peut pas jouer toute la journée aux anches, je me livre à des distractions moins philosophiques, et poursuis des papillons et des rimes, selon que le temps et la saison le permettent. La matinée ne se montrant pas très-favorable aux plaisirs de la campagne, je me suis contenté de ceux de l'intérieur, et ne pouvant rien faire de mieux que de penser à vous amuser, permettez que je vous soumette quelques idées qui me sont venues à ce sujet.

C O N T E.

Avant la disgrâce des fils de Saturne, les dieux, et surtout Jupiter, aimaient à respirer l'air pur du mont Ida. Un jour, laissant tomber par hasard ses regards sur les mortels, il vit avec douleur leurs crimes et leurs égaremens. Il vit (et la pitié toucha son cœur) le monde en proie à trois tyrans cruels : la discorde au teint pâle, la folie orgueilleuse, et le vice au visage hagard, y avaient établi leur empire.

II.

Il ordonne au céleste sénat de s'assembler aussitôt, et dès qu'il se fut réuni autour de lui, en rangs pressés, il lui exprima en ces termes ses hautes pensées : « Quel est celui d'entre ce brillant cortège, qui osera soutenir la vertu dans les combats qu'elle est obligée de livrer ? Voyez, elle prend la fuite, parce qu'aucun *dieu* n'entreprend de défendre ses droits. »

III.

Il s'arrêta : du milieu des cieux, *l'esprit, l'innocence et l'harmonie*, animés d'un même zèle,

se levèrent pour résister aux trois tyrans de l'univers. Elles partirent à l'instant des royaumes du jour, remplies d'une ardeur généreuse; et poussant leur char vers Albion, elles y entrèrent aux premiers feux de l'étoile du soir.

IV.

Près de la route qu'elles suivaient, elles aperçurent une maison entourée de bosquets. A la faveur de leur déguisement, elles espérèrent y trouver des amis; leur attente ne fut pas trompée; car l'histoire nous assure que ceux qui étaient dignes d'y entrer n'en furent jamais repoussés. Elles rejetèrent leur arrivée imprévue, sur le hasard qui conduit les voyageurs, et cherchaient tous les moyens propres à toucher la pitié de leurs hôtes. Un conte adroit, imaginé par *l'esprit*, fut accueilli de bonne grâce.

V.

La dame du lieu en était le plus bel ornement; trois filles à la fleur de l'âge se faisaient aimer par leurs grâces irrésistibles: la première avait reçu du ciel des manières charmantes et

une douceur de caractère qui lui gagnaient tous les cœurs; on ne pouvait la voir sans éprouver les feux les plus tendres; Amasia était son nom. Qu'aurait-on pu comparer avec Mira, pour la vivacité de l'esprit et l'amabilité? Qui pourrait résister à l'amour qu'inspirent les yeux et la lyre de Lucia?

VI.

Imaginez-vous le plaisir qui brillait dans les yeux de tous les convives. Les chansons, les contes, les bons mots, succédaient à l'énigme obscure et à la charade impénétrable. Tour à tour admirés et admirateurs, les hôtes et les voyageurs se séparèrent enfin; *l'esprit* alors dit à ses sœurs :
» Ma foi, mes chères amies, je crois que notre entreprise est inutile. Parcourons de nouveau l'espace qui nous sépare des cieux : ces nymphes peuvent remplacer *l'esprit*, *l'innocence* et *l'harmonie*. »

Vous voyez, madame, à quels expédiens la solitude me force d'avoir recours; pour passer des heures qui me paraissent bien longues, je

cherche des rimes, comme ces enfans qui vont dénicher les oiseaux. Mais un moment plus agréable va bientôt arriver, et je reprocherai peut-être à ces jours de bonheur que l'avenir semble me promettre, de s'écouler trop vite; je ne compte pas sur un changement agréable dans les objets qui m'entourent, et je ne crois pas qu'un plus long séjour dans ce pays, me le fasse trouver plus aimable. Non, tout mon espoir est dans la visite qu'Amasia me promet de faire à mon ermitage; les charmes de sa conversation pourront seuls dissiper les sombres vapeurs qui attristent le solitaire. Quel argument puis-je employer pour vous décider à hâter ce jour tant désiré? Faut-il vous dire que mon berceau de jasmin est couvert de fleurs? qu'un de mes chênes est devenu l'asile favori d'une dryade? qu'une partie de mon jardin conserve au milieu des glaces de l'hiver la verdure du mois de mai? mais ne puis-je me prévaloir auprès de vous de quelque chose de mieux que tout cela en vous assurant des sentimens sincères d'un cœur qui vous a toujours appartenu?

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XIII.

A HORTENSIVS.

JE ne puis approuver en aucune manière les sentimens que vous m'exprimez dans votre dernière lettre, ni penser avec vous que l'amour de la gloire soit une passion également condamnée par la raison ou la religion. J'avoue, à la vérité, que plusieurs écrivains le représentent comme ne pouvant s'allier à aucune de ces dernières. Je me rappelle, entre autres, que l'excellent auteur de l'Exposé de la Religion naturelle l'a traité d'irrationnel et d'absurde : comme ce passage se rencontre parfaitement avec votre manière de penser, vous ne vous opposerez pas, je crois, à ce que je le cite en entier ; je vous le donne en même temps comme une grande autorité pour vous : » En réalité, dit » cet écrivain, l'homme n'est pas connu davan-

» tage de la postérité, quoique son nom lui soit
» transmis. Il ne vit pas, parce que son nom
» subsiste. Quand on dit : Jules César a conquis
» la Gaule, vaincu Pompée, c'est comme si on
» disait : le vainqueur de Pompée est Jules César,
» et ainsi César est la même chose que le vain-
» queur de Pompée : mais César est aussi connu
» sous l'une de ces dénominations que sous
» l'autre. Le résultat de tout cela est seulement
» que le vainqueur de Pompée a vaincu Pom-
» pée, ou quelqu'un a vaincu Pompée ; ou bien,
» comme Pompée est aussi peu connu mainte-
» nant que César, quelqu'un a vaincu quel-
» qu'un. » C'est donc à cette misérable chimère
que se réduit cette immortalité tant vantée ! et
voilà ce que nous appelons la gloire ! Pour les
hommes sensés, la renommée n'est que du
vent, qu'ils méprisent ou qu'ils fuient.

Mais ce serait examiner les choses trop sub-
tilement (comme Horatio dit à Hamlet), que
de les considérer ainsi : car, bien que cette gloire
qui passe à la postérité, ne soit en définitif que
l'original du tableau que nous venons de pein-
dre, c'est-à-dire, une proposition sans intérêt
qui n'aboutit à rien de plus qu'à prouver que
quelqu'un a agi honorablement, il ne s'ensuit

pas nécessairement que la vraie philosophie en doive bannir le désir du cœur humain. Il est possible que cette passion ait été sagement enracinée dans le cœur de l'homme (et il est certain qu'il en est ainsi), et que notre imagination se méprenne sur son véritable objet : mais nos plaisirs les plus délicats, ceux mêmes de la vie contemplative, ne doivent-ils pas leur existence à des illusions ? Il suffit d'étendre (je ne dis pas perfectionner) quelques-uns de nos sens à un degré de finesse plus haut que celui qu'ils occupent, pour faire paraître horribles et informes les plus beaux spectacles de la nature, ou les plus nobles productions de l'art. Voir les choses comme elles sont en réalité et en elles-mêmes, ne nous est pas plus avantageux dans le monde intellectuel que dans le monde physique. Mais après tout, qui peut avancer avec certitude que le plaisir d'une réputation vertueuse meurt avec celui qui en jouit, et ne s'étend pas à une scène d'existence plus reculée ? Il n'y a rien, je crois, d'absurde ou d'anti-philosophique, à supposer que les louanges du juste et du sage, cette mélodie la plus douce du monde pour une oreille honnête, soient répétées par les échos du monde

futur. La description que le poète nous donne de la Renommée, est littéralement vraie, et quoiqu'elle imprime ses pas sur la terre, elle peut encore élever sa tête jusqu'au ciel.

Mais est-il raisonnable d'éteindre une passion que la nature a allumée dans tous les hommes, et que nous voyons constamment brûler avec toute sa force et tout son éclat dans les cœurs les plus nobles et les plus généreux? La révélation est si loin de vouloir arracher (comme vous le supposez) les germes que la nature a pris soin de planter si profondément, qu'elle paraît plutôt en favoriser les progrès. Être *élevé en honneur*, rester éternellement dans la mémoire des hommes, voilà les encouragemens que la loi judaïque offrait à la vertu; ainsi celle de qui l'auteur sacré de la religion chrétienne a reçu la naissance, est elle-même représentée dans la joie, parce que toutes les générations lui donnent le nom de *bénie*.

Pour être convaincu de l'avantage qu'il y a à chérir ce grand nom de postérité, ce noble désir d'une vie nouvelle dans la mémoire des hommes, il suffit de jeter ses regards sur l'histoire des Grecs et des Romains. Dites-moi,

Hortensius, quel autre principe a produit cette longue suite de vertus, qui font servir les jours d'autrefois, de modèles au temps où nous vivons? N'était-ce pas le *consentiens laus bonorum, incorrupta vox benè judicantium* (comme l'appelle Cicéron), l'approbation des bons, ardemment désirée, et les louanges incorruptibles des sages, qui animaient leurs plus généreux efforts?

J'ai toujours penché à croire qu'il est très-dangereux de chercher à diminuer les motifs de bien faire, ou d'élever des soupçons sur leur solidité. Les caractères et les dispositions des hommes sont si divers, qu'il semble nécessaire de les mettre en action par une variété infinie d'encouragemens. Ainsi, tandis que quelques-uns consentent à épouser la vertu pour ses propres charmes, l'attente de la dot en attire d'autres; mais puisque ses disciples et ses admirateurs ont si peu de chose à en espérer maintenant, il serait dommage, je crois, de les flatter de l'avantage d'une survivance imaginaire.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XIV.

A PALÉMON.

QUOIQUE vos argumens ne m'aient pas convaincu, votre éloquence me charme, et me force à admirer l'orateur en même temps que je condamne sa doctrine. Mais il n'y a pas d'écrivain à qui nous soyons plus enclins à souhaiter la rectitude dans ses opinions, qu'à celui qui ayant ingénieusement tort, possède l'art d'ajouter des grâces à ses méprises, et peut, en quelque sorte, rendre ses erreurs honorables.

Pardonnez-moi, Palémon, si, plus minutieux que de coutume, je vous prie de revoir les opinions que vous avancez (je ne dis pas que vous soutenez) avec tant d'élégance dans votre dernière lettre. Je vous supplie de les remettre encore à l'étude. Puis-je ne pas souhaiter que vous trouviez une raison qui vous fasse rejeter

une opinion qui peut d'un jour à l'autre me priver d'un ami, et enlever à la patrie un citoyen utile, tandis que la Providence vous destinait à remplir si parfaitement tous ces devoirs ! Puis-je ne pas regretter de voir que ceux des plaisirs de ma vie auxquels j'attache le plus de prix, aient une existence si précaire ! Car outre les accidens sans nombre dont le hasard peut vous frapper pour vous arracher de ce monde, un horizon sombre, un événement malheureux, peuvent déterminer Palémon à mettre fin à une vie que doivent admirer tous ceux qui la connaissent.

» Mais l'Être suprême, dites-vous, dispense-t-il ses bontés à des conditions différentes de celles des autres bienfaiteurs, et me forcera-t-il à conserver un don qui a cessé de m'être agréable ? »

Laissez-moi vous demander à mon tour, si une créature aussi bornée que l'homme dans ses connaissances, ne peut pas se méprendre sur ses vrais intérêts, et rejeter, d'après une vue incomplète, ce qu'elle aurait accueilli si elle pouvait embrasser l'ensemble des choses. Un bienfaiteur mortel ne peut-il pas mieux connaître la valeur du présent qu'il offre, que

la personne à qui il le destine? Pouvons-nous supposer que le suprême dispensateur de tout ce qu'il y a de bon, n'ait pas assez de sagesse pour distinguer le prix de ses bienfaits? Je conviens avec vous, en effet, que nous avons reçu l'existence pour être heureux; mais je n'en conclurai jamais que nous soyons libres de la résigner, lorsqu'elle nous devient à charge : au contraire, ces prémisses semblent conduire à une conclusion directement opposée; si l'admirable auteur de notre être m'a créé avec l'intention que je sois heureux, ne s'ensuit-il pas nécessairement que je jouirai de ce privilège, si je ne m'en rends pas indigne par ma conduite? On peut trouver d'innombrables fins aux plans de la Providence, en ne détournant pas, ou en ne tarissant pas cette source de bonté que les limites de notre raison nous empêchent de découvrir : quel homme serait assez téméraire pour oser rejeter dans les mains du souverain maître de l'univers, le présent qu'il nous a fait, par la seule raison que nous n'en pouvons comprendre ni pressentir les avantages dans toute leur plénitude?

L'intention de la Divinité est que nous gardions l'existence jusqu'à ce que son ordre nous

rappelle. C'est aussi par son commandement que nous sommes nés au monde : et nous ne pouvons pas plus commencer que continuer à exister, sans le concours de sa suprême interposition. Puisque les facultés animales ne cessent de remplir les fonctions auxquelles le grand auteur les a destinées, il en faut conclure avec raison, je crois, que telle a été sa volonté.

Cependant vous ajoutez : qu'en mettant un terme à votre existence, vous ne faites qu'altérer les modifications de la nature; comment se fait-il (dites-vous) que l'ordre de la Providence soit troublé par le changement de combinaison, et parce que quelques atomes auront changé de configuration?

Certainement, Palémon, il y a un sophisme dans ce raisonnement. Le suicide fait plus que changer les parties qui composent la nature animale. C'est repousser une substance spirituelle du rang des êtres où l'avait placée le sage auteur du monde, et l'introduire de force dans un autre ordre d'existence. Et comme il est impossible aux facultés limitées de notre raison, de pénétrer les desseins de la Providence, on ne pourra jamais prouver que cette action

ne déconcerte pas les plans de la nature. Je ne doute point de la possibilité d'une liaison entre nous et des créatures d'un rang supérieur, et jamais la philosophie ne pourra prouver que ces rapports ne soient pas rompus, lorsque nous quittons prématurément l'état que nous occupions.

Un des sentimens les plus profondément gravés au cœur de l'homme, est la crainte de la mort. Il semble que la Providence l'y ait placé comme une espèce de sentinelle qui le retient dans l'état qui lui est destiné. Pourquoi agit-il si généralement et si invariablement? Il est remarquable que ce sentiment ne se manifeste en aucune manière dans les espèces inférieures à la nôtre. Elles manquent de force et de volonté pour quitter leur rang, et cependant on ne découvre pas l'obstacle qui les force à se renfermer dans leurs limites. L'horreur que l'homme ressent de la crainte de sa dissolution, fournit un argument favorable à l'opinion que je cherche à soutenir; car si elle ne nous avait pas été donnée dans ce dessein, à quoi servirait-elle? Peut-on imaginer que le bienveillant auteur de la nature ne nous l'aurait inspirée que pour troubler nos plaisirs?

J'avoue que je ne puis découvrir les principes qui justifient le suicide, excepté ceux d'un athéisme parfait. Si nous supposons qu'une Providence excellente gouverne ce monde, nous devons nous reposer de tout sur elle; c'est une conséquence qu'on ne peut nier. Si nous pensons ensuite que le mal l'emporte, quelle espérance y a-t-il de trouver sur un autre théâtre un bonheur que nous avons cherché en vain ici-bas? La même puissance malveillante peut nous poursuivre dans les retraites les plus lointaines, aussi facilement qu'elle nous persécute dans notre première demeure.

Mais par-dessus tout, Palémon, la prudence nous défend une expérience aussi hasardeuse que celle de devenir notre propre bourreau. Nous connaissons la mesure du mal qui peut nous arriver en continuant à vivre dans les plus tristes circonstances; et si nous nous sommes trompés, en pensant qu'il était de notre devoir de supporter ce fardeau, lorsque nous avons le droit de nous en décharger, cette erreur aura des conséquences très-peu étendues. Elles ne peuvent atteindre au-delà de notre existence terrestre, et il est même possible qu'elles finissent plus tôt qu'elle :

tandis qu'il n'est pas un mortel qui puisse prononcer avec le moindre degré de certitude quel sera le résultat, si on agit conformément à l'opinion contraire.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XV.

A PHILOTES.

Vous voyez comme je compte sur la bonté de votre caractère, puisque je suis peut-être le seul de vos amis qui me sois aventuré à ne pas vous offrir mes félicitations dans les formes. Je ne suis cependant pas coupable d'intention; je me proposais au contraire d'aller vous faire une visite, mais ayant appris que vos connaissances affluaient chez vous de tous les quartiers, j'ai pensé qu'il vous serait agréable autant qu'à moi, d'attendre que ce débordement eût cessé. Si je n'ai pas mêlé ma voix aux cris de joie et de félicitations de la foule, je n'ai pas oublié dans mon silence, les souhaits que la plus ardente amitié peut suggérer à un cœur qui vous appartient entièrement. N'était que j'ai depuis long-temps abandonné l'empire de

la poésie, j'aurais pu vous répéter dans la langue qu'on y parle, cette prière que je fais si souvent pour vous :

All heav'n
And happy constellations on that hour
Shed their selectest influence (1)!

MILTON.

Mais la simple prose convient tout autant à la simple vérité; je crois qu'il ne me faudra jamais beaucoup d'art pour vous persuader que dans toutes les circonstances de la vie je forme les vœux les plus sincères pour vous. J'espère trouver l'occasion de me faire mieux connaître d'Aspasie; alors je me réjouirai avec elle du choix qu'elle a fait d'un homme qui, j'ose le promettre, la fera jouir de tout le bonheur qu'on peut attendre de l'état qu'elle a embrassé. Ainsi je ne me fais pas scrupule de vous dire beaucoup de bien de son mari; je dirais le reste plus volontiers à votre femme. Si vous venez quelquefois à lui parler de notre con-

(1) Que les cieux et les astres favorables versent sur cette heure leurs plus précieuses influences.

naissance, faites-moi paraître sous les rapports que j'estime le plus en moi, ceux d'un ami tendre et dévoué.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XVI.

A PALÉMON.

JE vous écris cette lettre pendant que ma chère Cléora, assise à mes côtés, s'amuse à pêcher à l'ombre d'un grand orme qui semble suspendu sur notre rivière. Un rossignol dont le gosier est encore plus harmonieux que celui de Strada, nous fait entendre ses chants délicieux du sein d'une touffe d'aubépine, parée des fleurs de la jeunesse et de la beauté.

Gentle gales

Fanning their odorif'rous wings, dispense
Native perfumes, and whisper whence they stole
Those balmy spoils (1).

MILTON.

(1) De doux zéphyr, agitant leurs ailes odorantes, répandent des parfums naturels, et nous disent, en chuchotant, où ils ont pris ces dépouilles embaumées.

Tandis que je jouis du luxe innocent des plaisirs du printemps, je reporte mes regards avec une répugnance plus qu'ordinaire sur les scènes de troubles où je fus jadis engagé, et je m'en veux d'avoir nourri une ambition aussi basse que celle de devenir riche et puissant. Un de nos rois avait coutume de dire qu'il regardait comme les hommes les plus heureux de la nation, ceux que la fortune reléguait à la campagne, dans un rang supérieur à la juridiction d'un constable, mais pas assez élevé pour être inquiétés par un juge de paix : c'est dans cette heureuse médiocrité que je passe ma vie, jouissant d'une fortune assez considérable pour n'avoir pas besoin de me jeter dans le tourbillon des affaires, et avec des goûts trop simples pour rechercher les brillans appâts de l'ambition.

Ne vous imaginez pas cependant que j'affecte le stoïcisme, ou que je prétende avoir déraciné toutes mes passions : ma philosophie se réduit à ne conserver que celles que je puis contenter aisément et innocemment, et à bannir le reste, comme autant d'audacieux perturbateurs de mon repos. Je m'essaie à pratiquer la maxime d'un poète français, en considérant

comme de nulle valeur les choses qui ne sont pas dans ma possession :

Pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas je le compte pour rien.

Serait-il impossible, Palémon, de vous réconcilier avec ces sentimens modestes, et d'abaisser votre vol à l'humble niveau d'un bonheur simple et pur ? Donnez-moi assez d'empire sur vous pour arracher deux de vos journées au *certamina divitiarum* (comme Horace les appelle, je crois), à ces brillans débats où vous êtes engagé maintenant ; elles suffiront pour prendre une idée de la vie que nous menons à la campagne. S'il manque quelque chose pour mettre le comble au bonheur dont je jouis, c'est que vous en soyez si rarement le témoin.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XVII.

A PHILOTES.

EN me hasardant à vous envoyer des produits de mes espaliers, je crains d'avoir perdu près de vous ma réputation de jardinier. Cet été, les limaçons ont eu plus que leur part de mes pêches et de mes brugnonns, mais vous ririez si vous saviez que je pense qu'il faut être cruel pour les faire détruire. J'oserais à peine m'accuser de cette faiblesse (nom que lui donnera sans doute le monde), si je n'avais éprouvé dans plusieurs circonstances heureuses, que je peux vous ouvrir sans crainte tous les sentimens de mon cœur. J'avoue donc que j'ai quelques scrupules sur la liberté que nous prenons de détruire entièrement les espèces différentes de la nôtre. Je ne sais sur quel prin-

cipe de justice les hommes fondent le droit qu'ils s'arrogent sur la vie des créatures placées dans un ordre subordonné au leur. Quelques moyens de justification que puisse leur donner la nécessité de se nourrir et de se défendre, s'ils n'étendaient pas leur privilège au-delà des bornes raisonnables, une infinité d'animaux jouiraient en paix de l'existence, et ne seraient pas poursuivis avec une cruauté aussi barbare qu'inutile. Je ne vois pas pourquoi on trouve moins d'inhumanité à mettre à mort un insecte sans défense, dont le seul tort est de prendre la nourriture que la nature a préparée pour sa subsistance, que de tuer une créature plus grosse, pour la même raison.

Il y a peu d'âmes assez rebelles aux impressions de l'humanité pour ne pas frémir à l'idée de cette dernière action, tandis qu'on commet la première sans que la compassion y oppose le plus léger obstacle. Il semble que cela résulte d'une grande source d'erreur, qui nous fait supposer que les êtres sont réellement méprisables lorsqu'ils sont pourvus d'un corps infiniment moindre que le nôtre, sans observer que *grand* et *petit* ne sont que des

termes relatifs. L'inimitable Shakespear nous dit :

The poor beetle, that we tread upon
In corp'ral suff'rance feels a pang as great
As when a giant dies (1) .

Cette opinion n'est pas jetée en avant par une imagination poétique, elle est appuyée des découvertes de la philosophie la plus éclairée. Il y a tout lieu de croire que les sensations de la plupart des insectes sont aussi vives que celles des créatures d'une plus grande dimension; peut-être même qu'elles le sont davantage. Le mille-pieds, par exemple, se replie sur lui-même au moindre attouchement, et le limaçon se renfonce dans sa coquille au moindre mouvement de votre main. Ne sont-ce pas là les indices les plus convaincans de leur sensibilité? Et faisons-nous preuve de la nôtre, lorsque, malgré ces preuves, nous ne traitons pas les animaux avec plus d'humanité?

Je suis très-content d'une idée que j'ai rencontrée l'autre jour en lisant le vertueux Mon-

(1) Le pauvre limaçon que vous écrasez, éprouve des douleurs aussi vives que celles du géant qui expire.

taigne. Cet auteur docile aux inspirations de sa belle âme, remarque que toutes les espèces vivantes ont une sorte de droit à notre bienveillance. Il est à regretter qu'on ne fasse pas entrer cette maxime généreuse dans l'éducation, et qu'on ne l'imprime pas dans toute sa force et toute son étendue sur des esprits encore tendres. Je suis loin de penser que le plaisir qu'un enfant trouve à tourmenter des oiseaux, soit la marque d'une cruauté innée; ce penchant peut être attribué à d'autres principes, et ce serait faire injure à la Divinité, de supposer qu'elle a créé l'homme avec un penchant à la plus détestable de toutes les dispositions. Mais il est certain que, n'éprouvant aucun obstacle qui l'empêche de se livrer à ces jeux, il acquiert par l'habitude ce qu'il n'aurait jamais appris de la nature, et à mesure qu'il croît, il se confirme dans cette opinion absurde, de ne voir que son espèce dans toute la création. Conformément à ce principe, le tribunal suprême d'Athènes pensa qu'il n'était pas au-dessous de sa dignité de connaître d'un délit de cette espèce, et punit un enfant qui avait arraché les yeux d'un pauvre oiseau, tombé malheureusement dans ses mains.

Il serait peut-être utile pour réveiller le plus tôt possible dans les enfans un profond sentiment d'humanité, de leur montrer les insectes grossis à l'aide d'un microscope, et leur faire voir que les marques de la sagesse et de la bonté sont aussi évidentes dans la constitution du plus petit des insectes, que dans celle des plus énormes léviathans; qu'ils sont également pourvus de tout ce qui est nécessaire, non-seulement à leur conservation, mais au bonheur de leur existence dans le rang que la Providence leur a assigné; en un mot, que toute la structure de leurs organes respectifs proclame qu'ils sont l'objet de la bienveillance divine, et qu'il est juste que nous leur accordions la nôtre.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XVIII.

A CLÉORA.

APRÈS avoir lu votre dernière lettre, je ne puis plus douter de la vérité de ces effets salutaires qu'on attribue à certains mots écrits. J'en ai moi-même éprouvé la possibilité, et quelques traits de votre plume ont adouci la peine la plus difficile de toutes à endormir, celle de l'âme. En m'assurant qu'elle compatît à mes douleurs, Cléora les apaise, et je ne sens qu'à moitié le mal de son absence, dès qu'elle regrette la mienne

Depuis que j'ai découvert que vous pouviez opérer des miracles, je veux croire aussi que vous avez le don de prophétie, et j'espère que le moment de nous revoir ne se fera pas attendre long-temps, puisque vous avez manifesté ce désir d'une manière absolue. Je me

suis hasardé à en fixer déjà l'époque, comme vous l'avez pu voir dans ma dernière lettre. En attendant, je m'amuse à faire tout ce qui ressemble aux préparatifs de mon voyage, *e già apro le braccia per istringervi affettuosamente al mio seno.*

Vous êtes à tout moment dans ma pensée, et tout ce qui arrive, vous rappelle à mon souvenir; si je vois un ciel pur, je souhaite qu'il s'étende jusqu'à vous; s'il est nuageux, je crains que ma Cléora n'y soit exposée. Je ne lis pas une histoire intéressante, pas une remarque sensée, que je ne regrette de pouvoir vous la communiquer, pour augmenter mes connaissances en écoutant vos judicieuses remarques. Je ne puis faire un tour dans mon jardin sans que chaque allée vous peigne à ma pensée. Ah! Cléora, je ne puis voir sans émotion ce théâtre de nos premiers entretiens. Jugez combien je soupire, puisque tout ce qui m'environne parle sans cesse de vous à mon imagination. Vous vous rappelez l'attitude de Pénélope dans l'Odyssée de Pope, lorsqu'elle va chercher l'arc d'Ulysse, pour ceux qui prétendent lui succéder.

Ἐζομένη δὲ κατ' αὐτῆς, φίλοις ἐπὶ γούνασι θεῖσα,

Κλαῖε μάλα λιγέως· ἐκ δ' ἤρρε τοξὸν ἀνακτος.

ODYSS. Φ. 55.

Traduction.

Across her knees she laid the well known bow
And pensive sat, and tears began to flow (1).

Je me trouve moi-même assiégé de mille douces rêveries, et s'il m'arrivait jamais d'être disposé à vous bannir de ma pensée, cela me serait impossible dans un lieu où tout ce qui s'offre à mes regards me rappelle qu'il fut un temps où vous y étiez. Je ne dois pas m'attendre à être aussi souvent l'objet de vos méditations, je ne le désire pas pour votre tranquillité; mais permettez-moi d'espérer que vous employez chaque jour quelques momens à penser à celui dont toute l'attention est fixée sur vous. Je vous ai envoyé l'histoire de la conquête du Mexique, en anglais; traduite comme elle est, par une main habile, sa lecture vous sera aussi agréable que celle de l'original, et

(1) Elle posa sur ses genoux cet arc qu'elle connaissait bien, s'assit pensive, et des larmes commencèrent à couler.

ne vous présentera pas les mêmes difficultés. Je regrette bien de ne pouvoir être des vôtres dans cette expédition au nouveau monde, comme je le fus dernièrement dans votre conquête d'Italie. Quel bonheur pour moi d'être assis à côté de Cléora, et de suivre les Espagnols dans leurs triomphes, comme les Romains, ou de passer d'une nation de héros à une république de fourmis ! jours glorieux en effet, dont les matinées se partageaient entre des dictateurs et des papillons ; où nous allions fonder, tantôt une colonie romaine, et tantôt une colonie d'abeilles.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XIX.

A ORONTES.

JE crains que ma dernière lettre ne vous rappelle que trop la remarque d'un de ces anciens que vous admirez tant : » l'art de l'éloquence » est enseigné par l'homme ; mais les dieux seuls » inspirent la sagesse du silence : » vous ne voudriez pas cependant que je pratiquasse cette sagesse, puisque vous recourez à moi pour avoir mon sentiment sur l'art oratoire. Que cela soit fait ainsi que mon ami le désire, mais qu'il se rappelle en même temps qu'on risque beaucoup en faisant discourir un homme sur un sujet favori.

Un des exercices qui plaît le plus à l'imagination, est celui par lequel elle cherche à comparer les idées différentes, et à découvrir leurs

diverses ressemblances. Il n'y a pas une seule perception de l'esprit, qui, mise en rapport avec d'autres objets, ne présente mille aspects divers. C'est dans la nouveauté et dans la variété de ces relations inattendues, que le génie de l'écrivain déploie principalement toutes ses richesses. Une imagination forte et vive ne se renferme pas humblement dans la première idée qui se présente à elle ; mais portant ses regards au-delà du sujet immédiat de sa contemplation, elle observe sa conformité avec d'innombrables objets. L'esprit humain jouit du privilège de réunir toutes ces images, et de comparer les diverses circonstances de similitude qui les accompagnent. C'est par ce moyen que l'éloquence exerce une espèce de pouvoir magique ; elle peut tirer une foule de beautés des sujets les plus stériles, et donner aux plus communs les grâces de la nouveauté. L'imagination est éveillée par les émotions les plus agréables, et intéressée par mille points de vue non encore aperçus, qui ramènent toujours à l'objet principal. C'est pour cette raison que je préfère la métaphore à la similitude, parce qu'elle place la pensée sous un jour plus favorable. Dans la première, l'action de l'esprit est

moins languissante, puisqu'on l'emploie, à la fois, à comparer la ressemblance avec l'idée qu'elle accompagne; tandis que dans la seconde, ses opérations sont plus lentes, étant obligé de rester dans la même situation, pour considérer d'abord l'objet principal, et ensuite l'image correspondante.

De toutes les fleurs qui embellissent le domaine de l'éloquence, il n'y en a aucune dont la nature soit plus délicate et plus fragile. C'est la préparation et l'application de cette figure, qui met un auteur au-dessus de la classe des écrivains. Il lui est libre de choisir dans toute la création; il peut emprunter ses images à tous les objets qui l'entourent; mais quoiqu'il soit abondamment pourvu de matériaux, il faut beaucoup de jugement pour en diriger le choix; car pour rendre une métaphore parfaite, elle doit être non-seulement juste, mais agréable. On peut donc reprocher à Dryden un manque impardonnable de goût, quand il dit au comte de Dorset, dans sa préface de Juvénal, que certains mauvais poèmes portent le cachet de leur auteur: » la marque qu'ils portent sur les oreilles » et sur le dos, indique les propriétaires du » troupeau. » Le poète Manilius s'est servi d'une

expression non moins fausse, dans les louanges qu'il adresse à Homère :

Cujusque ex ore profusos,
Omnis posteritas latices in carmine duxit (1).

Je n'ai jamais pu lire ces vers sans me rappeler ces têtes grotesques, fixées sur le toit du vieux bâtiment du collège royal de Cambridge. L'ingénieux architecte les a représentées rejetant l'eau de la pluie par plusieurs pipes judicieusement placées dans leurs bouches. Addison assure que la meilleure méthode pour reconnaître la juste application d'une métaphore, est de se la représenter dessinée. Je pense que cette conception bizarre de notre architecte pourrait tourner à l'avantage des jeunes étudiants de cette université, et servir à faire ressortir l'absurde composition d'un tableau dont Élien fait mention. Homère y était peint; de sa bouche sortait un fleuve, dont un groupe de poètes lapait les flots à quelque distance.

Mais outre certaines convenances qui doivent

(1) Toute la postérité a puisé mille richesses poétiques dans les trésors sortis de sa bouche.

entrer dans la constitution d'une métaphore parfaite, l'écrivain doué de goût et de génie choisira toujours les images qui se présentent aisément à l'esprit, en s'efforçant de leur trouver des points de ressemblance non encore observés. Ainsi doivent être soigneusement écartées, comme pédantesques et déplacées, toutes les allusions qui ont trait aux branches les plus abstraites des arts et des sciences, puisque personne n'est supposé les connaître, à l'exception de ceux qui se sont livrés aux plus profondes études. Elles nuisent à l'usage de cette figure, et n'ajoutent ni force ni grâce à l'idée qu'elle doit faire ressortir. Les métaphores les plus agréables sont celles qui dérivent des sujets multipliés que nous donnent l'art, la nature, les affaires civiles et les mœurs des hommes. Qu'elle est à la fois expressive et familière, cette image qu'Otway met dans la bouche de Métellus, dans sa tragédie de Caius Marius, en s'adressant à Sulpicius :

That mad wild bull whom Marius lets loose
On each occasion when he'd make Rome feel him
To toss our laws and liberties i' th'air (1) !

(1) Ce taureau furieux et sauvage, que Marius laisse

Mais je n'ai jamais trouvé une allusion plus agréable et plus juste, que celle que Quinte-Curce emprunte à l'objet le plus ordinaire de la vie privée. L'auteur représente Cratène, s'efforçant de dissuader Alexandre de continuer son expédition des Indes, sous prétexte qu'elle n'est pas digne de ses armes; il termine sa harangue par cette belle pensée : *Citò gloria obsolescit in sordidis hostibus; nec quidquam indignius est quàm consumi eam ubi non potest ostendi* (1).

Puisque me voilà jeté dans les citations latines, je ne puis m'empêcher de vous rappeler un passage admirable que j'ai eu le plaisir de lire dernièrement, et que j'oserai mettre à côté de toutes les beautés du même genre qu'on trouve dans les compositions anciennes ou modernes. Je l'ai découvert dans la harangue d'un jeune orateur que j'ai le bonheur de compter au nombre de mes parens, et qui, je l'espère,

échapper toutes les fois qu'il veut faire sentir à Rome qu'il se joue de nos lois et de nos libertés.

(1) La gloire se flétrit à combattre des ennemis méprisables, et il n'y a rien de plus indigne que de vouloir l'acquérir là où elle ne peut pas paraître.

fera un jour autant d'honneur à son pays, qu'à la société savante dont il est membre actuellement. En parlant des écrits d'un célèbre prélat qui fit son éducation dans le fameux séminaire auquel il est attaché, il vante l'élégance particulière qui distingue tous les ouvrages de cet auteur; les lignes qui suivent réunissent la justesse du style et de l'image : *In quodcumque opus se parabat (et per omnia sanè versatile illius se duxit ingenium), nescio quâ luce sibi soli propriâ illuminavit, haud dissimili ei aureo Titiani radio, qui, per totam tabulam gliscens, eam verè suam denuntiat.*

Qui intéresse davantage l'imagination que les productions des beaux-arts? c'est pourquoi on ne trouve pas de similitudes ou de métaphores plus frappantes que celles qui font allusion à leurs propriétés et à leurs effets. C'est donc avec une parfaite raison, que l'ingénieux auteur du dialogue qui traite de la corruption de l'élo-

(1) Dans ses divers ouvrages (car son esprit flexible lui permet de traiter plusieurs genres), il sut répandre je ne sais quelle lumière qui lui était propre, pareille à ce jour doré du Titien, qui, répandu sur tout un tableau, fait aussitôt reconnaître la touche de ce peintre.

quence parmi les Romains, recommande à son orateur la connaissance de tous les arts libéraux. Leur étude donne des traits du genre le plus agréable, et répand sur sa composition un éclat qui l'anime d'une grâce et d'un esprit nouveau.

S'il me fallait prouver par des exemples particuliers, la beauté et la force du langage métaphorique, je les chercherais plutôt dans les auteurs modernes que chez les anciens; ces derniers n'étaient pas aussi sévères et aussi difficiles que les premiers, sur ce genre de composition. Les grands progrès qu'ont faits dans les derniers siècles les sciences naturelles, ont ouvert à la métaphore une mine inconnue aux anciens, et enrichi l'imagination des modernes d'un trésor d'idées agréables : particularité qui doit leur donner un avantage très-considérable sur les Grecs et les Romains. Je suis sûr que de tous les écrits que j'ai lus, ce sont ceux d'Addisson qui m'ont présenté les richesses les plus variées et les plus achevées en ce genre. Vérité et beauté d'imagination, voilà ce qui le distingue, et la raison de la supériorité qui met son style au-dessus des écrivains de toutes les langues dont j'ai connaissance; il s'exprime

toujours par figures, et il est tout à la fois l'auteur le plus aisé et le plus clair que je connaisse; c'est par la raison qu'il a toujours emprunté ses images aux objets les plus familiers et les plus naturels, et qu'elles sont choisies avec une délicatesse et un discernement exquis. Permettez-moi de vous en citer une, entre mille, parce qu'elle me semble la plus belle et la plus expressive qui ait jamais été employée dans aucune langue. Elle se trouve dans une de ses pages inimitables sur le Paradis perdu, où il marque les altérations de la nature, qui, selon l'auteur de ce poëme vraiment divin, sont les conséquences immédiates de la chute de l'homme. Entre autres prodiges, Milton décrit une éclipse de soleil, tandis que dans les régions occidentales du ciel, descend un groupe d'anges, porté sur un nuage éclatant de lumière.

Addisson, voulant montrer l'adresse et le génie de l'auteur dans la conduite et dans la disposition de cette scène sublime, observe :
» que tout le *théâtre* de la nature est *plongé*
» *dans l'obscurité*, afin que cette glorieuse *machine* apparaisse dans tout son éclat et toute
» sa magnificence ». Je ne sais, Orontes, si vous penserez comme moi, mais je suis embarrassé

de savoir lequel je dois admirer le plus en cette occasion, du poète ou du critique.

Ces images sont doublement belles lorsqu'elles ne sont pas uniquement des métaphores, mais des allusions. J'ai été très-satisfait de rencontrer dans un petit poème intitulé le *Spleen*, un exemple assez rare en ce genre. L'auteur de ce morceau y a jeté plus de pensées originales qu'on n'en rencontre ordinairement dans le cadre étroit qu'il s'est imposé. Parlant des avantages de l'exercice pour dissiper ces sombres vapeurs qui s'attachent si facilement à certains esprits, il se sert de l'image suivante :

Throw but a stone, the giant dies (1).

Vous observerez, Orontes, qu'ici la métaphore résulte d'une pensée très-juste, en s'arrêtant à sa première intention; mais quand nous la voyons tendre vers un but plus éloigné et faire allusion à l'histoire de David et de Goliath, elle reçoit un nouvel éclat de cette double application.

(1) Ne jetez qu'une pierre, et le géant va mourir.

Il faut avouer que quelques-uns des plus grands auteurs anciens et modernes ont commis des bévues dans l'emploi de cette figure, et se sont souvent exprimés d'une manière aussi impropre qu'un honnête marin de ma connaissance, capitaine d'un vaisseau marchand; il écrivait à son armateur les détails d'un combat, dans lequel, disait-il, il avait eu le bonheur de n'avoir qu'une de ses mains blessée au nez.

La règle doit donc être de ne jamais joindre à une idée, une expression figurée qu'on ne pourrait lui appliquer dans un sens littéral. Ainsi Cicéron, dans son traité *de claris Oratoribus*, commet une faute de cette espèce, en parlant de la famille des Scipions: *O generosam stirpem* (dit-il), *et tanquam in unam arborem plura genera, sic in istam domum multorum insitam atque illuminatam sapientiam* (1)! Addison est aussi tombé dans une erreur du même

(1) O noble race ! qui, comme un arbre chargé d'une grande quantité de graines, offre en cette seule maison les brillantes vertus de plusieurs.

CICÉRON, *de claris Orat.*

genre, quand il observe : que tous les aspects de la nature humaine suffisent pour éteindre les *semences* de l'orgueil. Il réunit évidemment dans ce passage, deux images qui n'ont aucun rapport entre elles. Quand une semence a perdu sa force de végétation, je puis, dans un sens métaphorique, dire qu'elle est éteinte; mais quand, dans le même sens, j'appelle la disposition du cœur qui produit l'orgueil, le germe de cette passion, je ne puis ajouter aucun mot à *germe*, que ceux qui correspondent à ses propriétés réelles, sous peine de jeter de la confusion dans les idées.

On se trompe encore dans l'usage de cette figure, lorsque les images se pressent les unes les autres, ou (pour me servir de l'expression de Quintilien) quand une pensée naît comme la tempête, et finit par des flammes. Un lecteur judicieux remarquera une manière aussi impropre de s'exprimer, dans un des essais de l'inimitable auteur que je viens de citer, lorsqu'il dit : que les femmes furent créées pour adoucir les hommes, et non pour mettre une *haie* à leurs esprits, ou leur inspirer ces passions qui ne s'allument que trop d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'un orateur célèbre, parlant de

ce penchant vicieux qui entraîne l'homme à chercher des taches dans les plus brillans caractères, observe que si les personnes qui s'y livrent, parlent des vertus de leurs prochains, en revanche, elles crient bien haut pour faire remarquer quelques défauts, et empêcher que l'ennemi ne s'enfuie, enseignes déployées. Le docteur Swift, dont le style est plus pur et plus simple que celui de nos autres écrivains classiques, n'est pas même exempt des reproches de la critique, quant à la manière dont il emploie le langage métaphorique, quoiqu'en général il ne soit pas partisan du style figuré. Dans son Essai sur les dissensions d'Athènes et de Rome, il fait la remarque suivante, en parlant de la populace : » Malgré ses notions cor-
» rompues sur le culte divin, elle multiplie ai-
» sément ses dieux, et cependant sa dévotion
» terrestre n'encense qu'une idole à la fois, et
» elle en fait aller les *rames* avec moins de mur-
» mure et plus d'adresse que quand elle partage
» la cargaison, ou même qu'elle dirige le gou-
» vernail. » L'écrivain le moins judicieux ne serait jamais tombé dans une métaphore aussi absurde, et ce passage prouve que le grand homme a été trahi par une distraction : car

quelle liaison y a-t-il entre *rendre un culte* et *ramer*, et qui a jamais entendu dire qu'on fît aller les rames d'une idole?

De même qu'il y a certaines métaphores communes à toutes les langues, il y en a aussi d'une nature trop délicate pour pouvoir être transportées d'une nation chez une autre. Cette figure est donc une des parties les plus difficiles de la traduction, puisqu'elle demande un jugement profond, pour distinguer si elle peut être naturalisée, en conservant sa justesse et son élégance. Le manque de ce discernement nécessaire a jeté la foule des traducteurs dans de grandes absurdités, et c'est la principale raison pour laquelle les ouvrages de ce genre sont généralement si plats. Par exemple, quelle singulière tournure un écrivain peu judicieux donnerait-il à la métaphore suivante, tirée d'Homère :

Νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἴσταται ἀκμῆς.

Il., x, 173.

Mais Pope, en évitant avec art l'image du poète, et ne conservant que l'idée générale, a rendu heureusement l'esprit de son auteur, et

s'est en même temps plié au goût de ses compatriotes :

Each single Greek , in this conclusive strife,
Stands on the *sharpest edge* of death or life (1).

POPE.

Et maintenant, Orontes, ne pensez-vous pas qu'il est grand temps de sortir de ce beau pays? Permettez-moi cependant d'ajouter que cette figure qui répand tant d'éclat et de beauté sur les ouvrages du génie, doit être entièrement bannie des compositions sévères de la philosophie. C'est à cette dernière à séparer les ressemblances, non pour les trouver, mais pour exposer ses découvertes avec les expressions les plus simples et les moins ornées; on aurait peut-être évité beaucoup de disputes et d'erreurs, si la métaphore avait été renfermée dans ses limites, et ne s'était jamais écartée des régions de l'éloquence et de la poésie.

Je suis, etc.

(1) Chaque Grec, dans ce combat décisif, est en suspens entre la vie et la mort.

LETTRE XX.

A PHILOTES.

NE commencez-vous pas à croire que je mérite l'ordonnance que vous m'avez envoyée, puisque je n'ai pas même été assez poli pour vous en remercier? Je me confesse d'avoir négligé *de rendre à mon médecin l'honneur qui lui est dû* : c'est-à-dire que j'ai oublié de remplir un devoir que nous dicte non-seulement une bonne éducation, mais que ma bible m'enjoint expressément d'accomplir. Cependant je ne suis pas tout-à-fait sans excuse; en voici une bien simple, et qui néanmoins est de toute vérité. J'ai eu le transport ces jours derniers; mais maintenant l'accès est passé. Parmi toutes les choses dont j'aurais besoin pour me mettre à l'abri d'une seconde attaque, je dois d'abord compter la compagnie de mon ami. A la

vérité, j'ai assez souvent les moyens de communiquer avec vous, et s'il m'était permis de choisir entre les différens rapports que nous avons ensemble, je pourrais peut-être préférer ceux de votre amitié à ceux de votre profession. Il y a dans ce commerce une vertu *guérissante*, qu'un certain auteur a, par une expression juste et forte, appelé *la médecine de la vie*. Mais malheureusement ce remède est presque toujours hors de ma portée, puisque le sort m'a séparé de ce petit nombre d'amis de qui je puis l'attendre ou l'exiger. Je ne suis pas très-disposé, vous le savez, à cultiver ce qu'on appelle des connaissances; de sorte qu'à présent je suis séparé de la société, comme si *j'habitais un pays étranger*. Quoique la retraite soit mon plaisir favori, je pense qu'en certaines occasions j'en jouis trop, et je suis tenté de dire avec Balzac : *que la solitude est certainement une belle chose, mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sache répondre, à qui on puisse dire de temps en temps que la solitude est une belle chose* : mais je ne dois pas oublier que si je manque de société, vous pouvez désirer d'être seul; et que peut-être en ce moment j'empiète sur ces heures dont vous vou-

lez jouir sans trouble. Je ne vous retiendrai donc que le temps nécessaire pour ajouter que je suis, etc.

LETTRE XXI.

A PHIDIPPUS.

Si celui de vos amis que vous désirez mettre au nombre des miens, n'avait d'autre qualité que celle dont vous me parlez en dernier, en me faisant l'énumération de ses vertus, je regarderais comme un privilège précieux le bonheur de faire sa connaissance. Dès que vous m'eûtes assuré de la générosité de son caractère, je n'eus besoin d'aucun autre motif pour accepter la proposition que vous m'aviez faite, d'aller vous joindre tous deux à N** ; une âme généreuse est, à mon avis, le plus noble ouvrage de la création, et je suis persuadé que sa présence empêche qu'on ne s'aperçoive du manque d'un mérite réel. C'est peut-être l'avantage le plus singulier dont notre moral soit doué. Je suis sûr au moins qu'on l'accorde

souvent à ceux qui n'y ont aucun droit. Le commun des observateurs prend souvent pour ce souffle divin, le moindre amour-propre caché sous un déguisement recherché; et je connais plus d'une action ordinaire attribuée à ce motif, tandis qu'elle n'avait pas une source plus noble que les conseils d'une vanité secrète. On confond souvent à tort le bon naturel avec cette vertu, parce qu'ils ont plusieurs traits communs : mais le premier n'est peut-être que l'effet de l'heureuse disposition de la machine animale, ou, comme le dit quelque part Dryden, une certaine qualité douce du sang; tandis que le siège de la seconde est dans l'esprit, et ne peut vivre là où le bon sens et les grands sentimens n'existent pas. A la vérité, elle est entièrement fondée sur la justesse de la pensée, seule raison, peut-être, pour laquelle cette vertu caractérise si rarement l'espèce humaine. Un homme dont l'esprit est faussé par des opinions intéressées, ou resserré par les préjugés étroits des sectes ou des partis, doit manquer indubitablement d'honneur ou de bon sens. Les mêmes nuages qui obscurcissent ses vues intellectuelles, interceptent celles de son moral; et sa générosité est extrêmement

bornée, parce que sa raison est trop limitée.

L'application de ce principe élevé aux plus nobles préceptes de la religion, est un des privilèges éminens du système chrétien. Le pardon des injures, je dois l'avouer, fut, à la vérité, prescrit par plusieurs moralistes païens; mais il n'est jamais entré dans les commandemens d'une religion quelconque, jusqu'à ce qu'il ait reçu la sanction du grand auteur de la nôtre. Cependant, j'ai été souvent surpris que les anciens, qui divinisèrent tant de vertus et de facultés intellectuelles, n'aient jamais accordé dans leurs temples une place à la générosité; à moins, peut-être, qu'ils ne la sous-entendissent dans les noms d'*honos* et *fides*. Mais elle aurait certainement pu réclamer un autel à part, et des rites plus élevés. Un principe d'honneur peut empêcher un homme d'agir contre les liens de la société, quoiqu'il n'ait rien de cette flamme active de la générosité, trop puissante pour se confiner dans les bornes étroites des devoirs négatifs. Elle s'élève au-dessus des règles ordinaires de la conduite sociale, et son cours est trop rapide pour être assujetti aux préceptes.

C'est un principe vigoureux de l'âme, qui

répand toutes ces nobles influences au-delà de celles qui ne sont que les produits forcés et factices d'une obéissance servile. L'homme qui n'est poussé que par des motifs de cette dernière espèce, ne vise qu'à une certaine autorité, sans jamais essayer d'atteindre cette glorieuse élévation de sentimens, qui peut seule constituer le véritable héroïsme dans le caractère social. Sans ce principe souverain, la religion dégénère en une frayeur servile, et la sagesse en artifice et en ruse spécieuse : la science n'est plus que l'avarice de l'intelligence, et l'esprit, la folie la plus agréable. En un mot, la générosité sanctifie toutes les passions, et donne de la grâce à tout ce que l'âme peut acquérir ; si elle n'est pas le seul fanal de l'homme, elle réfléchit au moins un éclat enchanteur sur l'ensemble de ses qualités morales et intellectuelles.

Mais je m'aperçois que je trace en courant le panégyrique de la générosité, tandis que mon intention était de me rappeler les exemples que vous m'avez donné de la vôtre, en voulant me faire partager un trésor que je sais mieux apprécier que mériter. Quand Euphronius n'aurait aucune des nombreuses qualités

dont vous me donnez le détail, soyez sûr qu'après tout ce que vous m'avez dit de son cœur, je mettrai son amitié bien au-dessus de celle de tous les sages de l'ancienne Grèce, et de toutes les *virtù* de la moderne Italie.

Je suis, etc.

LETTRE XXII.

A HORTENSIUS.

LA maxime suivante est tirée du poète qui fait l'objet de votre constante admiration :

The proper study of mankind is man (1).

En effet, il n'y a pas de science qui soit plus utile, et l'on s'imaginerait volontiers qu'il n'en est pas de plus aisée : elle nous force par tant de leçons à lui accorder notre attention, qu'il paraît presque impossible que nous ne soyons pas parfaitement instruits des replis et des dispositions du cœur humain. Et cependant il y a si peu d'hommes initiés à ses mystères, qu'en disant d'une personne qu'*elle connaît le monde*,

(1) La première étude de l'homme, est l'homme.

on croit faire ou recevoir le compliment le plus gracieux.

Nous ne devons peut-être attribuer notre ignorance profonde sur ce chapitre, qu'à la manie de juger par des principes généraux; tandis qu'il y a dans le genre humain une variété infinie, et qu'il est une foule de caractères qu'on ne peut ramener à aucune classe régulière et certaine. Pascal observe que plus la sagacité de l'homme est grande, et mieux il discernera les originaux qu'on trouve dans son espèce; et William Temple remarque qu'il n'y a pas de nation sous le soleil, qui soit mieux partagée que la nôtre sous ce rapport. Plutarque, si je m'en souviens bien, est d'opinion qu'il existe une plus grande différence entre deux hommes, qu'entre deux créatures prises chacune dans un ordre de choses distinctes; et Montaigne (qui paraît avoir bien connu la nature humaine) suppose que la distance est encore plus grande, et nous assure que l'homme diffère plus de son semblable que de la bête.

Les écrivains comiques n'ont peut-être pas tiré tout l'avantage possible de la diversité des caractères qu'on découvre dans la race humaine. Un observateur judicieux aurait pu trouver dans le

monde assez de ridicules , pour n'avoir plus recours à ces caractères usés qui reviennent éternellement sur le théâtre. Si je connaissais un génie dans cette classe d'écrivains , je crois que je pourrais lui donner un original qui , traité avec art , et mêlé d'incidens , pourrait être heureusement introduit dans une comédie. La personne que j'ai en vue est mon voisin Stilotes.

Stilotes , dans sa jeunesse , passa pour avoir du bon sens , et assez de goût pour les lettres ; il acquit une certaine réputation dans les exercices de l'université ; mais aussitôt qu'il fut affranchi du joug de ses tuteurs , l'inquiétude naturelle de son caractère se montra dans toute sa force , au point que , depuis ce temps , il n'a jamais pu s'appliquer une demi-heure de suite au même objet. Il est très-actif , mais sa vie est un tourbillon perpétuel d'inutilités. Il se lève avec l'intention de s'amuser toute la matinée à la chasse ; mais avant d'arriver à la moitié d'un champ , il se rappelle qu'il doit une visite , qui ne peut se remettre à un autre jour ; son cheval est sellé aussitôt , et le voilà parti. Il se souvient en route qu'il n'a pas donné d'ordres précis pour soigner telle ou telle fleur ,

et il faut qu'il retourne immédiatement, sans quoi toute l'économie de sa serre serait dérangée. Ainsi, quelque chose qu'il fasse, il agit toujours en sens contraire de ce qu'il s'était proposé. Malgré toute la mobilité et la vivacité de son esprit, il est si indolent pour tout ce qui porte le nom d'affaires, qu'il est au moins deux ou trois mois avant de pouvoir se convaincre de la nécessité d'ouvrir les lettres qu'il reçoit; et par suite de cette disposition, il a laissé courir les dividendes de ses capitaux, sans toucher un schelling des intérêts. Stilotes a des biens dans le comté de Dorset; mais comme c'est là que se font ses principales affaires, il aime mieux habiter près de Londres avec un de ses amis. Ce dernier se soumet à son caractère, et souffre sa compagnie, dans l'espérance que Stilotes ne l'oubliera pas dans son testament; mais il est plus que probable qu'il ne pourra jamais supporter la fatigue d'une telle signature. Cependant, abondamment pourvu de tout, excepté d'habits et d'argent, il vit avec une satisfaction parfaite, toujours occupé sans avoir une affaire réelle; et tandis que ceux qui convoitent ses richesses ont soin de ne le laisser manquer de rien, il

ne s'occupe nullement du reste; lorsqu'il est disposé à paraître plus important qu'à l'ordinaire, il aime à discourir gravement sur la friponnerie des régisseurs, et se plaint de ce que son revenu suffit à peine pour l'entretenir de poudre et de plomb, pendant la moitié de la saison des perdrix. Bref, Stilotes est un composé extraordinaire d'indolence et d'activité, le plus singulier de tous ceux que j'ai jamais rencontrés; et comme je sais que vous avez du goût pour les curiosités, je vous offre son caractère comme une rareté qui mérite une place dans votre collection.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXIII.

A ORONTES.

QUOI ! la fière Sacharissa vous met en colère contre tout son sexe ? Car je soupçonne que c'est quelque désapointement de l'espèce la plus tendre , qui excite ainsi votre mordante satire , et lui fait diriger ses invectives contre la plus belle moitié du genre humain. Vous ne vous trompiez pas , cependant , lorsque vous supposâtes que je n'embrasserais aucunement votre doctrine , mais que je me lèverais pour défendre ce que j'admire le plus au monde. Il est vrai que je ne suis pas entièrement de l'opinion du vieux Montaigne , qui , pour me servir de son expression , pense que les âmes *sont jetées en mesmes moules* : je voudrais , au contraire , en venir à croire avec vous qu'elles sont créées sur différens modèles ; et qu'en recon-

naissant une égale perfection dans les espèces, on m'accordât qu'elles sont essentiellement distinctes. Il est certain que la nature a tracé une carrière particulière à chacun des deux sexes; et comme ils sont destinés à remplir des devoirs différens dans la vie, il est assez probable qu'il y a aussi quelque chose de distinct dans la constitution de leurs esprits, et qu'il peut y avoir aussi dans l'âme une espèce de sexe.

Je suis étonné que Platon ait cru raisonnable de les admettre au partage égal des dignités et des charges de sa république imaginaire; et que la sagesse des anciens Égyptiens ait renversé les intentions évidentes de la Providence, au point de renfermer les hommes dans les soins du ménage, tandis que les femmes, dit-on, étaient livrées aux scènes actives et laborieuses des affaires. Il faut avouer que l'histoire nous offre quelques exemples de femmes douées des vertus les plus masculines; mais ces phénomènes sont trop rares pour en conclure une égalité de facultés entre les deux sexes.

Il est évident que la nature leur a imposé des barrières morales qu'ils ne peuvent fran-

chir sans s'écarter également de la beauté et de l'harmonie qui les caractérisent. Boadicée me paraît aussi extravagante en armes, qu'Achille en jupon court.

Si on veut pourtant déterminer le mérite comparatif des deux sexes, on peut avancer, sans porter aucune atteinte à l'excellence femelle, qu'elle diffère en genre, de celle qui distingue la partie mâle de l'espèce humaine. Et si on trouve, en général (ce qu'on découvrira certainement après un examen impartial), que les femmes remplissent leur destination avec plus de régularité et de dignité que les hommes, je doute qu'on décide en notre faveur nos prétentions à la supériorité. Dans la partie prévoyante et économique de la vie, on ne peut nier qu'elles ne l'emportent sur nous. Et si le vrai courage de l'esprit tire son plus bel éclat d'une résignation généreuse aux ordres de la Providence, y a-t-il un seul argument qui prouve que cette adorable vertu soit notre privilège? Un grand nombre d'individus de l'autre sexe, qui, à cause de la délicatesse de leurs constitutions, traversent une scène continuellement douloureuse depuis le berceau jusqu'à la tombe, montrent

une fermeté de résolution, dont le statuaire devrait transmettre la mémoire, si l'héroïsme n'était pas estimé plutôt d'après l'éclat que d'après le mérite des actions.

Mais quelle que soit la différence qui puisse exister entre les facultés morales et intellectuelles des esprits féminins et masculins, la nature ne paraît pas avoir établi une distinction aussi grande que notre vanité voudrait l'imaginer; et après tout, peut-être, trouverons-nous que l'éducation constitue la principale supériorité. Il est reconnu au moins que, sur cet article, nous avons sur un sexe plus faible les avantages que l'art et l'étude peuvent nous procurer. A peine sommes-nous capables d'application, qu'on met sous nos yeux les exemples les plus entraînants de la Grèce et de Rome; on nous confie leurs plus nobles ouvrages, sitôt que nos mains ont assez de force pour les porter; tandis qu'à la même époque de la vie, les occupations du sexe sont contraires à tout ce qui pourrait ouvrir et agrandir ses facultés, et lui donner des notions justes et raisonnables. Je crois donc que l'éducation des femmes est la plus mauvaise de toutes, et qu'il faudrait plutôt abandonner leur esprit à ce que la

nature lui suggère, que de le conduire dans de fausses routes, et le rétrécir en le forçant à revenir toujours à des sujets futiles et superflus. On dirait, à la manière dont nous souffrons qu'on élève la jeunesse du sexe, que partageant l'opinion de certains docteurs mahométans, nous traitons les femmes comme si elles n'avaient pas d'âmes : car pourquoi ne sont-elles :

Bred only and completed to the taste
Or lustful appetite, to sing, to dance,
To dress, and troul the tongue, and roll the eye (1).

MILTON.

On ne peut attribuer qu'à une mauvaise politique la négligence de l'éducation des femmes, négligence qui doit bien surprendre, lorsqu'on pense combien la rectitude de leur jugement et le développement de leur intelligence intéressent la société. La saison de la vie où l'homme reçoit les plus fortes impressions, est

(1) Elevées que pour satisfaire nos goûts ou nos désirs, en apprenant à danser, à chanter, à se parer, à babiller, et à lancer leurs regards.

nécessairement sous l'influence des femmes , et je crois qu'il y a peu d'exemples dans lesquels on ne découvre que le sexe est la source secrète qui dirige les actions les plus importantes des relations publiques ou privées. Ce que Caton remarquait dans ses concitoyens , on peut , jusqu'à un certain point , l'appliquer à toutes les nations qui sont sous le soleil : » Les Romains , dit-il , gouvernent le monde , mais ce sont les femmes qui gouvernent les Romains » . Un prétendu Caton de votre connaissance ne prend-il pas occasion de cette maxime pour *insulter* une seconde fois cette *innocence* qu'il a si souvent *outragée* ? Je pourrais lui répondre » qu'il y a des circonstances où la femme n'a pas assez de force pour imposer silence à un homme d'esprit. » Cette maxime n'est pas moins juste que la première.

S'il est vrai, comme je le crois, que l'influence des femmes soit aussi étendue, il est de la dernière importance de lui donner une direction convenable , à l'aide d'une éducation soignée. Loin de moi l'idée de vouloir faire des femmes savantes ; mais je crois qu'elles doivent être fort au-dessus de l'ignorance. Une teinture générale des sciences les plus utiles, qui,

en affranchissant leur esprit du joug des préjugés vulgaires, leur inspire du goût pour l'exercice rationnel de leurs facultés, convient parfaitement à un plan d'éducation à leur usage. On peut leur apprendre à diriger le cours de leurs réflexions du côté le plus avantageux, sans craindre de les mettre trop au-dessus des devoirs qu'elles ont à remplir dans la vie. En un mot, je les considère comme destinées par la Providence à l'utilité et à l'ornement, et qu'il faut les élever non-seulement comme des femmes, mais aussi comme des créatures raisonnables.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXIV.

A ORONTES.

QUE d'autres admirent les immenses richesses que vous possédez; permettez-moi de vous dire que c'est seulement l'emploi que vous en faites qui me force à leur accorder mon estime ainsi qu'à leur maître. J'ai pu voir sans le moindre mouvement d'envie votre palais et toute sa magnificence; mais en remarquant que vous aviez tous les moyens d'exercer les nobles intentions de la plus grande générosité, j'avoue que je n'ai pu réfléchir qu'avec regret sur les modestes ressources d'une fortune moins considérable. *Nihil habet* (pour parler de vous dans les mêmes termes dont se servait le premier des orateurs, en s'adressant au plus grand des empereurs) *fortuna tua majus quàm ut possis, nec natura melius quàm ut velis ser-*

vare quàm plurimos (1). Adoucir les douleurs de l'homme, inspirer la joie à un cœur flétri par la misère, voilà les plus nobles privilèges d'une grande fortune; mais exercer ces privilèges avec la délicatesse la plus généreuse, c'est faire preuve d'une immense supériorité de caractère et d'intelligence.

Il faut peu d'art pour dispenser des bontés ordinaires : mais quand elles partent d'un rang distingué et d'un esprit plus élevé, on découvre beaucoup de bienfaisance dans la *manière* et la mesure de la bienveillance; il est très-mortifiant pour un esprit juste de se voir l'objet de la compassion d'autrui; et le rôle d'une humanité perfectionnée, est de respecter ce noble orgueil de notre nature, et de secourir l'infortune sans blesser la délicatesse du malheureux.

J'ai vu la charité (si on peut appeler cela de la charité) insulter avec un air de pitié, et rouvrir des plaies en voulant les fermer. Mais j'ai vu aussi les dons de la plus haute munificence

(1) La Fortune n'a pu te donner rien de plus grand que le pouvoir, la Nature rien de plus beau que la volonté de sauver une multitude de citoyens.

dispensés avec les consolations les plus ingénieuses, et des bontés accordées avec plus d'art qu'on n'en mettait à les demander.

Souffrez, Orontes, qu'en retraçant l'image du modèle que j'ai sous les yeux, je satisfasse une fois seulement mon désir, tout en faisant violence à vos principes. Permettez-moi en même temps de joindre ma reconnaissance à celle de l'infortuné que j'ai recommandé à votre protection, pour l'assistance généreuse que vous venez de lui accorder.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXV.

A PALAMÈDES.

S'IL fallait apprécier le mérite d'un individu à sa véritable valeur, il serait peut-être nécessaire d'examiner les droits que les hommes peuvent avoir à notre estime en général. Après avoir lu les idées tout-à-fait neuves exprimées dans votre dernière lettre, je me suis aperçu que leur judicieux auteur acquérait de nouveaux droits à mon estime, toutefois après avoir fait la réflexion qu'il n'y a pas au monde un caractère plus singulier que celui d'un penseur. Il serait impropre d'appliquer cette dénomination à une simple succession d'idées, qui ne font que glisser légèrement sur l'esprit. C'est en les observant séparément et distinctement, pour les classer sous leurs titres respectifs; c'est en examinant avec calme et avec fermeté nos

opinions diverses, et en les suivant avec résolution dans toutes leurs conséquences et leurs rapports, que nous découvrirons ce qui constitue l'homme réfléchi, et la différence qu'il y a entre la raison et la réflexion. A la vérité, la Providence ne paraît pas avoir destiné un grand nombre d'entre nous à l'exercice étendu de cette faculté supérieure, puisque les pensées de la plupart des hommes sont nécessairement bornées aux besoins ordinaires de la vie animale : et même quand nous portons nos regards sur les personnes qui s'agitent dans une sphère plus élevée, où elles peuvent perfectionner facilement des facultés qu'elles ont de l'entière liberté d'exercer, nous trouvons que la pensée est un des privilèges dont l'homme civilisé fait le plus rarement usage.

Cette opération de l'esprit rencontre une foule d'obstacles prêts à l'empêcher d'arriver librement à son but ; mais il y en a deux surtout qui semblent faire partie de la constitution de presque tous les hommes, et qui contribuent particulièrement à tenir dans l'inaction cette faculté de l'âme ; je veux dire l'orgueil et l'indolence. Obligés pour descendre à la vérité, de suivre pas à pas la marche lente et ennuyeuse

des déductions qu'il faut examiner à fond, nous reprochons à l'intelligence son peu de promptitude, en nous plaignant d'une méthode trop pénible pour tous, excepté ceux dont l'esprit est doué de résolution et d'une activité courageuse. Voilà, ce me semble, la raison pour laquelle la plupart de nos semblables aiment mieux prendre de suite leurs conclusions, ou les recevoir des autres par contre-coup, parce que ce moyen convient mieux à leur vanité ou à leur paresse. Locke remarque qu'il n'y a pas dans le monde autant d'erreurs et de fausses opinions qu'on se l'imagine généralement. Non qu'il suppose que les hommes embrassent uniformément la vérité, mais parce que la plupart d'entre eux, dit-il, n'ont pas d'opinion arrêtée sur les doctrines qui excitent leur colère : tels que, dans une armée, on voit les soldats suivre les traces de leurs chefs, sans connaître ou demander la cause pour laquelle ils combattent si ardemment. Cela nous expliquera, d'une part, la marche lente de la vérité dans ce monde, et de l'autre, ces systèmes absurdes qui ont été en vogue à diverses époques. Car il y a dans la nature humaine une disposition singulière, qui nous

porte à suivre aveuglément les chemins que d'autres ont tracé, ou bien à nous jeter dans les plus folles extravagances : la plupart des hommes renoncent entièrement à leur raison, ou ne raisonnent que d'après ce que leur suggèrent les égaremens d'une imagination échauffée

On peut attribuer à la même source, ces divisions et ces animosités qui troublent l'union des sociétés publiques et particulières, et changent la paix et l'harmonie du commerce de la vie, en disputes et en querelles. Car, jugeant et agissant par des moyens que n'approuve pas une raison impartiale, nous devons nous tromper également dans l'appréciation de notre conduite et de celle des autres.

Si nous passons de la vie active à la vie contemplative, nous aurons peut-être occasion de remarquer que la pensée n'est pas moins rare dans le monde littéraire que dans le monde civil. Le nombre de ces écrivains qui méritent justement le titre d'auteurs pensans, ne formerait pas une bibliothèque considérable quand même on réunirait tout ce que l'antiquité et les temps modernes ont eu en ce genre. Je m'imagine bien qu'on excluerait de cette

collection tous les critiques, commentateurs, poètes latins modernes, traducteurs, en un mot, toute cette classe inférieure de la république des lettres, qui ne doit son existence qu'à la pensée des autres. Je rejetterais, pour la même raison, des compilateurs tels que Valère-Maxime et Aulugelle, quoique nous soyons forcés d'avouer que leurs ouvrages ont acquis une valeur accidentelle, en nous conservant quelques traces curieuses de l'antiquité, que le temps aurait pu effacer sans eux. Ces génies fertiles, qui ont propagé au loin le fruit de leurs études, n'ont pas, je crois, la prétention de se faire passer pour des écrivains réfléchis. C'est la raison qui m'empêche de regretter la perte de ce nombre incroyable de compositions, produites, dit-on, par les anciens.

Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis (1).

HORAT.

(1) Tel fut le génie de Cassius, plus impétueux qu'un fleuve rapide, duquel on dit qu'il s'est brûlé avec ses propres livres et tablettes.

Ainsi l'on nous apprend qu'Épicure laissa après lui trois cents volumes de ses propres ouvrages, dans lesquels il n'avait pas inséré une seule remarque; Varron nous assure lui même qu'il composa quatre cents volumes (1).

Sénèque affirme que le grammairien Didyme n'en écrivit pas moins de quatre mille; il paraît qu'Origène fut plus fécond, et qu'il étendit ses œuvres jusqu'à six mille traités. Il est curieux d'imaginer, avec quelle espèce de matériaux ces ouvriers expéditifs composaient

(1) On trouve ce passage dans Aulugelle, qui l'a tiré d'un traité que Varron avait écrit sur les effets merveilleux du nombre 7; mais le sujet ne paraît pas moins ridicule que le style dans lequel il semble avoir été composé; car cet auteur, l'écrivain le plus instruit de son temps (comme l'appelle Cicéron quelque part, si je ne me trompe), apprend à ses lecteurs le *jam duodecimam annorum hebdomadam ingressum esse, et ad eum diem septuaginta hebdomadas librorum conscripsisse* *. AUL. GELL., III, 10.

* Il dit qu'il était entré dans sa douzième semaine d'années (c'est-à-dire qu'il avait quatre-vingt-quatre ans), et que jusqu'à ce jour-là il avait écrit soixante-dix semaines de livres (c'est-à-dire qu'il avait écrit quatre cent quatre-vingt-dix ouvrages).

leurs productions; des pensées profondes et des réflexions bien mûries ne pouvaient assurément avoir aucune part à des ouvrages écrits si précipitamment. Ainsi les livres se multiplient, tandis que les auteurs deviennent rares; tant il est plus aisé d'écrire que de penser : mais ne deviendrais-je pas moi-même un exemple de ce que j'avance, si je suspendais plus long-temps vos importantes réflexions, en continuant à vous faire part des miennes?

LETTRE XXVI.

A PHIDIPPUS.

JE ne suis pas surpris que l'entrevue que vous avez eue dernièrement avec Cléanthes, ait diminué de beaucoup la bonne opinion que vous aviez conçue de ses talens; et puisque vous êtes curieux de connaître quel est mon sentiment sur son caractère, je vous le dirai avec toute la liberté que vous êtes en droit d'attendre de moi.

J'ai toujours regardé Cléanthes comme un homme doué des talens les plus extraordinaires; mais ils sont de nature à ne pouvoir être employés que dans des occasions très-rares. Formés pour les affaires les plus importantes, ils sont trop vastes pour descendre aux petites choses de la vie ordinaire. Dans les circonstances qui exigent les raisonnemens les plus pro-

fonds, dans les incidens qui demandent la politique la plus pénétrante, Cléanthes brillera toujours d'un éclat sans égal. Mais voyez-le dans une situation inférieure à celles dont je viens de parler; placez-le là où il ne pourra exciter l'admiration, vous le verrez, je n'en doute pas, tomber en défaveur : en un mot, Cléanthes n'a besoin que de légers avantages pour être un homme accompli; mais comme il est tout-à-fait étranger à ces talens superficiels qui sont nécessaires à celui qui veut se rendre agréable dans le commerce habituel de la vie, on néglige ou on ne remarque pas les grandes qualités qu'il possède.

Il donne souvent lieu de penser combien il est avantageux d'avoir en soi un fond de qualités secondaires, qui fasse ressortir celles qui sont d'une nature supérieure. Savoir descendre avec grâce et aisance aux occasions ordinaires de la vie, et entrer dans les parties les moins importantes des projets de l'homme, est un art dont l'influence est plus générale qu'on ne se l' imagine communément.

S'il me fallait former un jeune homme pour le grand monde, j'essaierais certainement de cultiver en lui ces qualités secondaires, et l'exer-

cerais à ces riens, qui rendent l'homme agréable dans la conversation, ou utile dans les plaisirs innocens et les agrémens de la vie. Du goût et de l'adresse en ce genre, joints à des talens ordinaires, réussiront mieux dans le monde qu'un plus haut degré de capacité, privé de ces deux appuis.

Je suis, etc.

LETTRE XXVII.

A EUPHRONIUS.

J'AI lu l'ouvrage que vous m'avez communiqué, avec toute l'attention que vous exigez de moi; et je puis appliquer franchement aux vers de votre ami, ce qu'un ancien a dit de ce même nombre de Spartiates qui défendirent le passage des Thermopyles : *nunquàm vidi plures trecentos* ! on n'a peut-être jamais réuni une plus grande énergie de sentiment et de style dans un cadre aussi étroit; et l'auteur ferait injure au public et à lui-même, en détruisant le manuscrit d'une composition aussi brillante et aussi utile.

Un génie satirique, échauffé d'une indignation généreuse contre le vice, et dont les traits sont guidés par la bonne foi et la vérité, mérite les suffrages des amis de la vertu. On peut le

regarder comme une espèce de supplément à l'autorité législative de son pays, puisqu'il fortifie les parties défectueuses qu'on rencontre inévitablement dans les institutions légales qui règlent nos mœurs, et frappe de terreur, même dans des circonstances où les lois divines sont méprisées. L'arme du ridicule, bien dirigée, est peut-être, dans l'état de civilisation, la plus forte barrière contre les attaques du vice; et ceux qui semblent ne rien craindre, tremblent à l'idée de se voir désignés au mépris et à l'indignation du monde. Le crime ne croit pas avoir réussi, lorsqu'en accomplissant ses funestes desseins, il n'a pu conserver un reste de crédit auprès des hommes; c'est pourquoi il n'y a pas une créature plus impuissante qu'un lâche démasqué. Dévoiler les fausses prétentions d'une feinte vertu, c'est tout à la fois désarmer le méchant, et rendre à la société le plus grand de tous les services auquel l'homme puisse employer son temps et ses talents. La voix d'un vertueux satirique ne sert pas seulement à donner l'alarme contre les desseins d'un ennemi si dangereux, mais encore elle empêche les autres de se ranger sous les étendards de l'infamie.

Peu de personnes sont assez corrompues pour ne plus connaître le sentiment de la honte; et quand tous les autres principes d'honneur se sont rendus, la vertu en se retirant soutient encore le combat dans ce dernier retranchement. C'est sous ce point de vue qu'on peut justifier les fonctions d'un satirique, quoique un excellent moraliste ait avancé avec vérité, que les châtimens de la satire exaspèrent plutôt qu'ils ne corrigent ceux sur qui ils tombent.

Peut-être aussi que les punitions humaines n'ont aucun avantage moral pour le criminel; et le plus grand bienfait qu'on semble retirer de toutes les peines civiles, c'est le frein qu'elles mettent à la conduite des autres.

Mais il n'est pas donné au premier venu de porter ce coup formidable. Lorsque les traits de la satire ne sont point dirigés par la vertu et par l'esprit, ils reviennent dans la main qui les a lancés, et ne blessent personne que leur auteur. C'est pour cela qu'Horace fait reposer tout le mérite d'un écrivain de ce genre sur l'*integer ipse*, et veut que son âme soit exempte de cette souillure immorale qu'il reprend dans les autres. Y a-t-il en effet un caractère plus

odieux et en même temps plus méprisable que celui d'un satirique corrompu?

Quis cœlum terris non misceat, et mare cœlo,
Si fur displiceat Verri, homicida Miloni (1)?

JUV.

Le point de vue le plus favorable sous lequel on pourrait considérer un censeur de cette espèce, serait celui d'un bourreau qui inflige à d'autres le châtiment qu'il mérite lui-même. Mais la vérité de tout cela est qu'il n'est pas même destiné à un si vil office, et qu'il n'y a rien de plus à redouter que les éloges d'un satirique connu par son infamie.

Adieu, je suis, etc.

(1) Qui ne confondrait pas le ciel avec la terre, et la mer avec le ciel, si un voleur déplaisait à Verrès, et un homicide à Milon ?

LETTRE XXVIII.

A PALAMÈDES.

LES complimens ne viennent jamais plus mal à propos que dans le temps où vous devez probablement en recevoir le plus; et comme j'ai une extrême répugnance à me joindre à la foule de ceux qui, pour se conformer aux règles de la politesse, vont troubler vos plaisirs, j'aime mieux vous présenter d'avance mes félicitations. Après avoir accompli ce devoir si cher à mon cœur, je n'abuserai pas d'un temps trop précieux pour le consacrer aux formes; ce serait un bien mauvais compliment que celui qui détournerait vos regards de la beauté suprême qui vous absorbe, pour les attirer sur les charmes de l'esprit. J'espère cependant que vous m'annoncerez à temps le jour de vos noces, afin que je puisse préparer mon épitha-

lame. J'y ai déjà introduit une demi-douzaine de divinités très-convenables à la circonstance; j'ai déjà même avancé ma première comparaison. Mais je suis bien embarrassé d'aller plus loin, puisque je ne puis savoir si votre future est une Vénus ou une Hébé. On convient généralement qu'elle ressemble à toutes deux, je le tiens de ceux qui l'ont vue. Mais vous savez que ce serait manquer aux règles de la vérité poétique, si je disais qu'elle est aussi belle que jeune, quand après tout il est peut-être vrai qu'elle est plus belle que jeune. En même temps je repasse tous ces tendres sentimens que l'amour a inspirés, depuis la Lesbie de Catulle, jusqu'à la Chloé de Prior; et j'espère moissonner des fleurs assez précieuses pour n'être pas indignes de faire partie de la couronne destinée à votre Stella. Mais avant de me présenter à elle comme poète, recommandez-moi par un titre beaucoup plus précieux, et assurez-la que je suis votre, etc.

LETTRE XXIX.

A EUPHRONIUS.

LA nouvelle de la mort de Timanthe m'aurait causé une très-grande surprise, si le caractère et les goûts que je lui connaissais ne m'avaient préparé depuis long-temps à cet événement ; j'ai prévu, dès les premiers temps de notre liaison, que sa manière de voir tendait à le rassasier de la vie avant le terme prescrit par la nature. Quand des principes chance-lans se rencontrent avec un caractère sombre, il n'est pas étonnant que le *tædium vitæ* acquière chaque jour de la force, jusqu'à ce qu'il reduise l'homme à ne trouver du remède au plus terrible de tous les maux, qu'au bout de son épée ou dans le sein des flots.

De toutes les leçons de la philosophie, la plus nécessaire est celle qui nous apprend à

conformer nos goûts à la mesure de bonheur que la Providence nous accorde. Des grâces et des faveurs particulières ne sont point l'apanage de l'humanité; et si nous jouissions de toute la délicatesse qui a été donnée à notre jugement, il se pourrait qu'au lieu de calculer rigoureusement la valeur réelle du bonheur qui nous est laissé, nous nous bornassions à considérer les maux auxquels nous avons échappé. Il n'appartient qu'à la véritable sagesse de réunir toutes les circonstances qui peuvent entretenir dans l'esprit le flambeau de la vie; nous pourrions y devenir insensibles, s'il brillait toujours d'un éclat invariable; mais alors le devoir de la prudence serait de le conserver comme un feu sacré, qui ne doit jamais s'éteindre entièrement.

Je suis persuadé que ce dégoût de la vie a souvent sa source dans la seule vanité. On le regarde comme la marque d'une perfection peu commune, et il semble qu'en plaçant l'homme au-dessus du niveau ordinaire de son espèce, il le rende supérieur au sentiment vulgaire du bonheur. Il est certain que le vrai bon sens nous apprend à diriger notre carrière vers le but le plus avantageux; de même qu'une résignation généreuse aux décrets de la Provi-

dence, annonce la bonté et la force de l'esprit. L'ennui de soi-même est inséparable de la folie; et si le mépris de l'existence est la plus grande infirmité de la nature humaine, on peut dire qu'elle lui est particulière. Cicéron, dans son *Traité sur la Vieillesse*, met ce noble sentiment dans la bouche de Caton : *Non lubet mihi* (dit ce fameux Romain) *deplorare vitam, quod multi, et ii docti, sæpè fecerunt; neque me vixisse penitet, quoniam ita vixi ut non frustra me natum existimem* (1).

Mais il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'hommes de jouer le rôle glorieux qui satisfaisait l'âme de ce vertueux citoyen : et plus rares encore, ceux qui, dans quelque situation qu'ils se trouvent, savent se créer des jouissances qui leur rendent la vie supportable. Y a-t-il un homme qui se puisse dire privé du bonheur suprême que nous donne l'exercice des affections généreuses, et qui ne puisse contri-

(1) Je ne regrette pas l'existence, comme l'ont fait beaucoup de personnes et de savans hommes; et je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois que ma naissance n'a pas été inutile au monde.

buer à sa félicité, en travaillant à celle des autres? Comme cette maladie de l'esprit se manifeste généralement avec plus de violence chez ceux à qui on suppose une sensibilité et une raison supérieures à celles qui forment le partage ordinaire de leurs semblables, demandons-leur si on peut trouver la satiété dans des travaux utiles, ou jamais se lasser de faire du bien. Les beaux-arts n'offrent-ils pas à l'esprit une récréation constante? et peut-on ne pas rencontrer mille plaisirs nouveaux, tant qu'il reste à découvrir ou à soutenir une vérité utile? Se plaindre de ce que la vie est sans joies, tant qu'il reste une seule créature que notre bonté peut consoler, que nos conseils peuvent aider, ou que notre présence ranime, c'est déplorer la perte de ce que nous possédons, et vouloir mourir de soif quand la coupe est dans nos mains. Mais malheureusement, lorsqu'un homme s'est habitué à ne trouver de plaisirs qu'en se laissant aller à toutes ses émotions, il épuise la source des jouissances plus relevées, en même temps que ses sens fatigués s'émoussent. Il n'est donc pas étonnant qu'avant d'avoir parcouru sa carrière, il ait comblé la mesure du bonheur qui lui était destiné; il traîne misé-

ramblement ses jours dans la tristesse, ou, réduit au désespoir, s'arrache audacieusement la vie.

LETTRE XXX.

A CLYTANDRE.

IL y a dans ma première lettre quelque chose qui ne s'accorde pas avec l'estime que l'on doit à tous égards aux anciens ; je désire me rétracter ici, et désavouer les expressions qui ont pu vous faire croire que je leur préférerais les modernes dans les ouvrages de génie. Je suis au contraire si loin d'avoir les sentimens que vous me reprochez, que j'ai souvent essayé de me rendre compte de la supériorité évidente des compositions de leurs poètes ; j'ai rangé leur religion parmi les causes qui ont concouru probablement à leur donner cette prééminence remarquable. L'enthousiasme, si essentiel au véritable poète, recevait une flamme nouvelle de l'ensemble de leurs doctrines sacrées ; et la présence supposée de leurs

muses produisait sur leurs pensées et leurs discours un effet aussi merveilleux que s'ils avaient été vraiment inspirés des dieux. Quand toute la nature était peuplée de divinités, et que les puissances célestes aimaient à présider aux chênes et aux fontaines, peut-on s'étonner de voir les poètes inspirés par l'influence de cette brillante fiction, et transportés au-delà des limites ordinaires de l'humble humanité? Lorsque l'esprit agit chez un homme supérieur, sa force augmente, ses facultés se développent et s'accroissent, quand il opère devant ceux pour qui il a conçu une vénération plus qu'ordinaire; mais quand la force de la superstition se joint aux élans de l'imagination, et que le génie est échauffé par les dogmes religieux, la poésie doit briller dans toute sa splendeur.

Quelle que fût l'opinion du philosophe sur la religion de son pays, il était de l'intérêt du poète de rester tout-à-fait orthodoxe; s'il abandonnait sa croyance, il devait renoncer à ses vers, et il n'y avait plus d'inspiration là où n'étaient plus les muses. Cela est si vrai, que les anciens ne semblent l'emporter sur les modernes que dans les compositions du genre poétique; dans tous les autres genres de littérature

on peut assurer, je crois, que les siècles modernes les ont au moins égalés. En parlant ainsi, je ne me borne pas aux seules productions de notre nation, et j'embrasse celles de nos voisins; et dans cette étendue ma remarque paraîtra juste, sans même en excepter les historiens et les orateurs.

Mais quel que soit le degré d'équité qui préside à la décision de cette question, du moins est-il certain que la connaissance des poètes modernes me confirme dans l'opinion qui fait le principal objet de notre discussion. Quoique les autels du paganisme soient renversés depuis des siècles, que les antres des forêts ne soient plus sacrés, cependant la langue des poètes n'a pas changé avec la religion, et les dieux de la Grèce et de Rome sont encore adorés aujourd'hui dans nos vers. N'est-ce pas avouer que la superstition excite l'imagination, et que les anciens bardes tiraient leur exaltation de l'antique mythologie. Je suis d'opinion, cependant, qu'il y a quelque chose de ridicule dans cette adoption contre nature, et qu'un poète moderne fait une triste figure avec ses dieux surannés. Quand le système païen était sanctionné par la croyance générale, les ouvrages aidés de

ses ressorts conservant un air de vraisemblance pouvaient célébrer d'une manière frappante les événemens remarquables, et illustrer les plus obscurs. Mais à présent que l'opinion des peuples ne soutient plus ces superstitions, elles ont perdu leur grâce et leur puissance, et me paraissent en général le moyen le plus froid et le moins intéressant qu'un poète puisse employer pour relever ses idées. Y a-t-il, par exemple, quelque chose de plus fade et de plus plat que le compliment adressé par Boileau à Louis XIV, sur son fameux passage du Rhin? Il peint les Naiades donnant l'alarme au dieu de ce fleuve, au récit de la marche du monarque français; sur quoi, le fleuve prend la forme d'un vieux capitaine, et vole vers une forteresse allemande pour exhorter la garnison à sortir et à disputer le passage. Ils se rangent donc en bataille, le Rhin à leur tête; mais celui-ci, après quelques vains efforts, voyant Mars et Bellone du côté de l'ennemi, est tellement épouvanté à l'aspect de ces divinités supérieures, qu'il s'enfuit le plus bravement du monde, et laisse le héros en possession paisible de ses rives. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut être approuvé par les critiques ou justifié par

l'usage; mais comme je n'émets ici que mon opinion, j'avoue que cette fiction me paraît insignifiante.

Je ne me sens pas cependant le courage de Typhée pour faire la guerre à tous les dieux, et essayer de les bannir de l'empire de la poésie. On peut employer la plus aimable et la plus gracieuse des figures de la rhétorique poétique, à personnifier les qualités et les affections naturelles, morales, et intellectuelles, et à leur appliquer les emblèmes généraux dont la théologie païenne a marqué le pouvoir et les emplois divers de ses dieux.

Quand Dryden s'adresse au mois de mai comme à une personne :

For thee graces lead the dancing hours (1),

on s'aperçoit qu'il parle métaphoriquement; et ces fantômes d'êtres présentés à l'imagination, et retirés aussitôt, ont certainement un effet très-puissant : mais je ne puis les approuver que comme des figures. Lorsque dans une

(1) C'est pour toi que les Grâces conduisent les Heures folâtres.

composition sérieuse on les étend au-delà des limites de la métaphore , et qu'elles apparaissent dans les diverses actions de personnes véritables , je ne puis m'empêcher de traiter d'absurde ce que l'usage a autorisé sans raison. Ainsi Spencer, dans une de ses pastorales , représente le dieu de l'amour volant de branche en branche, comme un oiseau. Un berger, qui entend un bruit léger dans les broussailles , l'attribue à quelque animal, et décoche une flèche. Cupidon renvoie le trait; et après en avoir échangé plusieurs, le pâtre infortuné découvre celui avec qui il combat; il essaie de fuir, mais il reçoit une blessure mortelle au talon. Cette fiction est le sujet d'une jolie idylle grecque; mais elle devient aussi plate que déplacée dans la bouche du barde anglais. La raison en est évidente : dans le premier cas, elle s'appuie sur une superstition populaire; tandis que dans le second, il n'y a aucun effort d'imagination qui puisse lui donner le moindre air de probabilité :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

HOR.

Je dois avouer en même temps que l'inimi-

table Prior s'est emparé de ce plan fabuleux, et l'a traité avec une grâce peu commune : il exprime de si tendres sentimens à sa maîtresse, à l'aide de Vénus et de l'Amour, qu'on est loin de penser à examiner l'imperfection de ce moyen, tant il s'en sert avec adresse; et je n'ai jamais lu ses poésies érotiques sans lui appliquer ce que Sénèque dit quelque part, en pareille occasion : *Major ille est qui judicium abstulit, quàm qui meruit.*

Pour vous dire mon avis en un mot, je voudrais qu'on laissât les dieux en pleine possession des poèmes allégoriques et burlesques; je ne voudrais les voir paraître ou agir en personne dans les autres genres, que pour servir de comparaisons et d'allusions. C'est Waller qui de tous nos poètes les a le plus heureusement employés; et le parti qu'il a tiré de l'histoire d'Apollon et de Daphné servira de modèle à ceux qui veulent conserver à la mythologie toute sa force et toutes ses grâces.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXI.

A EUPHRONIUS.

J'IGNORE dans quelle disposition d'esprit cette lettre vous trouvera ; mais ce dont je suis sûr, c'est que vous ne conserverez pas votre gaieté ordinaire, en apprenant que ce pauvre Hydaspes est mort la nuit dernière.

Je n'essaierai pas de vous offrir des consolations, dont j'ai si grand besoin moi-même ; mais ce qui peut en quelque sorte diminuer la vivacité de nos douleurs, c'est de penser que, tout immense que soit notre perte, nous devrions la déplorer à peine, puisque Hydaspes est descendu au tombeau beaucoup plutôt que sa santé et son âge ne semblaient l'annoncer.

Croyez-vous, cher ami, que l'homme qui a l'expérience du monde désire prolonger sa car-

rière jusqu'à la vieillesse? Ne faut-il pas chaque jour survivre à nos plaisirs, et peut-être aussi se survivre à soi-même? J'ai lu quelque part une ancienne inscription fondée sur ce sentiment; elle m'a plu infiniment. Elle était placée sur un bain, et contenait une imprécation, dans les termes suivans, contre tout homme qui essaierait de reculer le bâtiment :

QUISQUIS. HOC. SUSTULERIT.

AUT. JUSSERIT.

ULTIMUS. SUORUM. MORIATUR (1).

Cette pensée est à la fois très-délicate et très-juste ; car le plus grand malheur qui puisse frapper un esprit généreux, c'est de se voir seul au milieu des ruines de ce qui nous attache au monde.

Je déplore les coups du destin, parce que les impressions qu'ils font sur l'esprit semblent rester toujours vives, et suffisent pour déconcerter les plus heureuses espérances et glacer

(1) Que celui qui aura enlevé ou ordonné d'enlever ce monument, meure le dernier des siens.

l'ambition la plus ardente. Quand on voit un homme dans toute la force de l'âge anéanti par un coup inattendu, on ne peut regarder que comme des chimères tous les projets que les mortels confient à un futur dont ils ne jouiront peut-être pas.

Il est vraiment étonnant qu'une créature telle que l'homme, incapable de s'assurer le moment qui va venir, entourée de mille objets qui lui rappellent sans cesse la brièveté de son existence, ose combiner des plans qui s'élancent au loin dans l'avenir. Il faut cependant supporter le fardeau de la vie, et il est nécessaire au but des affaires humaines que l'homme agisse avec résolution dans tous les événemens incertains. Trop ou trop peu de réflexion s'accorde également mal avec l'état auquel nous sommes destinés; et il n'y a peut-être pas un genre d'esprit moins désirable, que celui qui ne prend conseil que d'une philosophie supérieure. C'est au moins par des considérations de cette espèce, que j'ai essayé de rappeler mes pensées, trop attachées à la poursuite des raisonnemens que le sujet de cette lettre peut faire naître. Toutefois le fruit qu'on peut re-

tirer de cet accident, c'est qu'en resserrant le cercle de l'amitié, il le rend encore plus précieux pour ceux qui savent s'y renfermer.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXII.

A HORTENSIUS.

Si la composition ingénieuse que vous m'avez communiquée demande encore quelques touches de votre pinceau, je dois avouer que vous avez raison de soupçonner que mon amitié a prévenu mon jugement en votre faveur. Mais quoique dans cette circonstance vous paraissiez pousser trop loin la rigueur, je conviens avec vous que les ouvrages durables ne sont pas les produits d'un moment heureux ou d'une inspiration subite. Les meilleures productions ont coûté les plus grands travaux, et les écrivains distingués n'obtiennent cet air d'aisance qui leur est si essentiel, qu'à force de corrections sévères et fréquentes :

Ludentis speciem dabit, et torquebitur (1),

(1) Il semble badiner, mais il est à la torture.

est une vérité qu'on peut appliquer selon moi aux plus brillans génies. Ces vers harmonieux qui semblent couler si facilement de la plume de Prior, ne sont, si je ne me trompe, que les résultats d'une application constante. Un de mes amis, qui a essayé de traduire un des beaux ouvrages du plus grand génie dont les siècles puissent s'enorgueillir, m'a souvent assuré qu'il n'y avait pas dans ce qu'il a publié une seule ligne de semblable à son premier manuscrit. En effet chaque sentiment a son expression particulière, chaque mot a sa place; souvent ils ne se présentent pas immédiatement, et il faut faire plusieurs essais avant de les arranger dans un ordre convenable; sans parler de cette autre difficulté, bien plus grande encore, que l'on rencontre nécessairement à arrêter son plan, et à régler les parties supérieures qui composent un ouvrage achevé.

Ceux qui connaissent vraiment les tourmens qu'éprouve le génie le plus fécond, en enfantant une production régulièrement belle, doivent presque s'écrier avec le plus ancien des auteurs : *Oh! that mine adversary had written a book!* Un écrivain doué d'un goût exquis se voit, avec regret, incapable d'arriver à ce beau

idéal, qui échauffe et remplit son imagination. Ses conceptions s'élèvent au-dessus des ressources de son art, et il ne peut copier qu'à peu près ces images de perfection qui sont imprimées dans son esprit. Il n'y eut jamais rien de plus beau, dit Cicéron, que la Vénus d'Apelles, et le Jupiter de Phidias; et cependant ils n'égale pas encore cet idéal de la beauté, qui occupait les génies de ces artistes admirables. Il observe aussi que les grands orateurs s'imaginaient une certaine perfection d'éloquence, dont ils ne pouvaient avoir que la conscience, et qu'ils auraient en vain essayé d'exprimer. De tous les auteurs qui ont jugé favorablement leurs propres ouvrages, il n'en est peut-être pas un dont la réputation passe à la postérité; et je suis persuadé que ceux qui prononcent avec complaisance sur le mérite de leurs productions, ne voient que très-rarement confirmer par le public cette sentence favorable.

Le plus sensé de tous les poètes, l'inimitable Virgile, avait coutume de comparer ses travaux à ceux de cet animal, qui selon les anciens, n'avait pour progéniture que des masses grossières et informes, et avoue qu'il était obligé,

comme cet animal fabuleux, de les retoucher sans cesse, avant qu'ils aient atteint la forme et la beauté qu'il leur voulait donner. On dit qu'après avoir été onze ans à composer son *Énéide*, il se proposait de consacrer trois autres années à revoir cet admirable poëme; mais la maladie qui le conduisit au tombeau, l'empêchant de donner les dernières touches que son jugement éclairé regardait comme nécessaires, il recommanda à ses amis, *Tucca* et *Varius*, de brûler le plus bel ornement de la langue latine. C'est pour la même raison que *Dryden* déclare que s'il avait mis plus de temps à traduire cet auteur, il aurait sans doute mieux réussi, mais jamais au point d'être entièrement content de lui-même.

En un mot, *Hortensius*, je conviens avec vous que rien n'est plus difficile à remplir que le rôle d'un auteur qui se propose d'exciter une juste et durable admiration; qui, dédaignant ces applaudissemens passagers qui marquent les traces des écrivains ordinaires, n'ambitionne que l'éclat dont il peut briller dans la postérité; qui étend ses vues par-delà la génération présente, et cultive des productions qui porteront des fruits dans les siècles futurs. La remar-

que de William Temple sur la poésie, peut être appliquée à tous les autres ouvrages qui intéressent le goût et l'imagination : » elle demande les qualités les plus contraires ; un génie à la fois solide et pénétrant, une expression en même temps forte et délicate ; il faut une grande vivacité d'esprit pour inventer, et un calme profond pour juger et pour corriger ; il faut que le même arbre porte à la fois et des fleurs et des fruits ». Quoique je sache bien que vous ne voudriez pas estimer un ouvrage où ces deux qualités opposées et singulières ne se feraient pas remarquer, je vous rappellerai cependant que la lime qui cesse de polir s'émousse nécessairement. Souvenez-vous cependant qu'il est un juste milieu entre la prudence excessive de cet orateur qui mit trois olympiades à écrire un seul discours, et la promptitude extravagante de ce poète à qui l'on rendit les honneurs funéraires, sur un bûcher composé uniquement de ses innombrables écrits.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXIII.

A ORONTES.

J'AVAIS l'intention d'accepter l'offre que vous me faites , d'aller passer quelque temps avec vous à N*** ; mais les malheureuses affaires qui me sont survenues m'occuperont, je le crains, le reste de la saison.

Entre tous les amusemens que vous trouvez dans votre habitation , je mets au premier rang le plaisir de m'entretenir avec Timoclée ; je vous recommande de faire la connaissance de cette dame, puisque vous aimez passionnément les caractères singuliers.

Timoclée a été belle ; mais une mauvaise santé et de grands chagrins ont détruit ces charmes que le temps aurait voulu épargner ; cependant en la privant des attraits d'une maîtresse, il lui a laissé ceux d'une compagne aimable, et

elle cause infiniment mieux depuis qu'elle a moins d'appas, qu'à l'époque où je la voyais triompher à la cour une fois par semaine. La plupart des femmes, (quelles que soient leurs prétentions) font peu de cas de leurs facultés tant que leur personne peut trouver des admirateurs, et Timoclée n'a jamais pensé à charmer par son esprit, jusqu'au temps où l'espérance de pouvoir faire des conquêtes par sa beauté l'a abandonnée. Elle a vu le monde, ainsi que la meilleure société, et c'est d'où elle a tiré les connaissances qu'elle possède. Vous pouvez être sûr de la flatter extrêmement en paraissant lui trouver le goût le plus décidé pour la lecture et la retraite; il est bien vrai cependant que la nature l'a créée pour les plaisirs de la société, et qu'elle n'est jamais plus contente que quand elle se voit entourée d'un cercle nombreux.

C'est alors qu'elle paraît dans tous ses avantages, et j'en'ai jamais connu personne qui fût doué à un plus haut degré du talent de la conversation. Si je voulais écrire les caractères de ce siècle, Timoclée serait la première personne à qui j'aurais recours; elle trace, avec l'art le plus heureux, les portraits de ses connaissances, et

je me rappelle qu'un soir elle dépeignit en causant toutes leurs habitudes, avec un jugement plus délicat et un coloris plus animé que celui dont Théophraste et Labruyère nous offrent les modèles.

Elle a un fonds d'esprit inépuisable, et si j'osais distinguer ce qu'on ne sait pas même définir, je dirais qu'il est plus brillant que solide. Ce genre de talent l'a rendue la terreur de toutes les femmes qui la connaissent; cependant il ne lui est jamais arrivé de sacrifier les absens, ou de blesser les assistans, pour faire briller la force de ses traits satiriques; s'ils vous atteignent, c'est qu'on les a provoqués. Toutefois, il faut avouer que souvent ses ressentimens ne sont pas fondés, et presque toujours hors de mesure; quoiqu'elle soit très-emporée, elle n'en est pas moins généreuse; et, avec tous ses défauts, elle est très-digne d'être connue de vous.

Et maintenant que je vous ai donné ce plan général du fort et du faible de la place, je vous laisserai faire les approches comme vous le jugerez à propos.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXIV.

AU MÊME.

LA manière dont on critique les mots n'est, selon moi, qu'un tour de passe-passe qui dénature adroitement le sens d'un passage, et en substitue un autre plus convenable aux desseins de l'habile escamoteur. La dissertation dont vous me recommandez la lecture, n'a fait que me confirmer dans ces sentimens ; et, quoique j'aie fort admiré la sagacité de l'auteur, je me suis cru permis de douter de la certitude d'un art qui expose les écrivains à tant d'hypothèses diverses.

Je me représente quelquefois l'espèce de satisfaction que goûteraient ceux des anciens qui ont reçu les honneurs du commentaire, s'ils pouvaient sortir de leurs sépulcres, et connaître les diverses conjectures que leurs

ouvrages ont fait naître : si Horace , par exemple , lisait quelques-uns de ces innombrables restaurateurs de son texte , et de cette foule d'interprètes qui ont infesté la république des lettres. — Quel fonds de plaisanterie pour une satire sur l'érudition critique ! que de mots innocens verrait-il bannir de leurs possessions légitimes , parce qu'ils ont embarrassé un philologue impitoyable ! de l'autre côté , il rirait de cette pénétrante sagacité qui a découvert des significations auxquelles il n'a jamais pensé , et trouvé des allusions cachées , jusque dans ses expressions les plus claires et les plus simples.

Le meilleur moyen de mettre dans tout son jour l'absurdité des conjectures critiques , c'est de tirer quelques exemples de nos écrivains. Si l'anglais devient jamais une langue morte , et que nos meilleurs auteurs montent au rang des classiques , le sens et la force des expressions , surtout celles qui ont un caractère malin et font allusion aux mœurs particulières du siècle , seront perdus ou deviendront extrêmement douteux. Quel embarras pour les commentateurs à venir s'il leur fallait expliquer l'épigramme de Swift sur nos discussions mu-

sicales ! comme on les verrait discourir sur cette pointe du Rabelais de l'Angleterre !

*Epigramme sur la haine qui régnait entre
Handel et Bononcini.*

Strange all this difference should be
Stwixt tweedle-dum and tweedle-dee (1).

Citation de divers commentaires.

» *Tweedle-dum and tweedle-dee*. Je suis certain que le poète a écrit, *twiddle-drum et twiddle-key*. *To twiddle* exprime un mouvement ridicule des doigts. Quel mot plus propre en effet à exprimer le mépris du poète pour les ouvrages de ces musiciens, et peindre la folie de ses contemporains, divisés pour une cause aussi absurde ! Le *drum* était un instrument de guerre en usage alors. Le mot *key* est un terme technique en musique ; la clef porte la note fondamentale qui règle toute la composition du morceau : il signifie aussi ces petits morceaux de bois que les doigts frappent dans l'orgue, pour faire résonner l'instrument. Le changement que je propose est si nécessaire

(1) Toute cette étrange différence revient à blanc bonnet et à bonnet blanc.

et si naturel, que je suis surpris que les commentateurs qui m'ont précédé ne l'aient pas rencontré. L. C. D. »

» *Tweedle-dum and Tweedle-dee*. Ces mots ont embarrassé plus d'un critique habile à trouver des difficultés là où il n'y en a point : *Tweedle-dum and Tweedle-dee* sont évidemment les noms des deux musiciens, et quoiqu'ils soient nommés autrement en tête de l'épigramme, cela ne peut former une *objection*, car on sait que dans le siècle où ils vivaient, on avait ordinairement plusieurs surnoms. S. M. »

» Quelle absurdité ! Il y a sans doute une faute d'impression, car l'antiquité ne fait aucune mention des deux familles des *Tweedle-dums and Tweedle-dees*. Le savant S. M. a dit une sottise en voulant expliquer ce passage. Le sens sera très-clair si nous lisons, au moyen d'une légère altération, *weedle-Tom waddle-The*. *The*, comme on sait, est l'abrégé du nom de Théodore ; *Tom* est de même pour Thomas ; *waddle* et *wheedle* sont des mots classiques, témoin ces vers de Pope :

As when a dab-chick *wa'dle* thro the copse (1).

DUN., II, 59.

Obliquely *waddling* to the mark in view (2).

Ibid., II, 159.

et quoiqu'à la vérité je ne me rappelle pas d'avoir vu

(1) Telle qu'une foulque, qui voltige dans un taillis.

(2) Volant obliquement vers le point de direction.

employer le verbe *wheedle* par les auteurs élégans, il est sûr qu'on s'en est servi, puisque nous trouvons le participe *wheedling* dans une ancienne tragédie, composée à la même époque :

A laughing, toying, *wheedling*, whimp'ring she
Will make him amble a gossip's message
And hold the distaff millh a hand as patient
As e'er Hercules (1).

JANE JHORE.

Thomas et Théodore sont donc *incontestablement* les noms chrétiens de ces deux musiciens, et on leur a ajouté les mots *wheedle* et *waddle* pour marquer les personnes et leurs dispositions : le premier veut dire que Tom était un vil sycophante, et le second, que The était bancal et ridicule. F. J. Z. »

Je ne sais, Orontes, si j'échapperai aux reproches que je puis m'attirer en parlant avec autant de liberté d'une science qui entre pour quelque chose sans doute dans vos méditations : mais dites-moi franchement si ce n'est pas là un fidèle échantillon de l'esprit et des

(1) Un sourire, une caresse, de l'adresse et quelques larmes le feront accourir aux ordres d'une belle, et il tiendra le fuseau d'une main aussi patiente que celle d'Hercule jadis.

talens des écrivains critiques en général. Loin de moi, cependant, toute idée d'irrévérence contre ces membres utiles de la république des lettres, qui nous offrent avec modestie et en se défiant de leurs propres lumières, de jeter du jour sur les passages obscurs des anciens auteurs. Et cependant lorsque cet esprit, se livrant à tout son orgueil et toute sa violence, borne ses efforts aux recherches classiques, je me contente de le traiter de ridicule. Mais j'avoue que si je lui trouve un air assuré et suffisant, lorsqu'il appuie des doctrines religieuses et politiques sur les bases incertaines de diverses leçons, d'analogies forcées, de conjectures hasardées, je ne puis réprimer que difficilement mon indignation.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXV.

A EUPHRONIUS.

Si vous avez appris d'une autre main que de la mienne la perte que j'ai faite, vous ne devez l'attribuer qu'à l'abattement où cet accident a jeté mes esprits. Le coup, en effet, a trop cruellement porté, pour me laisser la force de me remettre assez pour vous écrire aussitôt; le plus grand tourment d'un cœur sensible, c'est de voir briser sans retour les liens des plus précieuses amitiés, et d'être à jamais séparé du premier et cher objet de sa plus haute vénération. L'affection et l'estime que je portais à cet excellent homme, était fondée sur des motifs si nobles et si nombreux, que sa mort m'a fait regretter non-seulement un tendre père, mais le meilleur des amis.

Ce qui aggrave encore plus ma douleur, c'est

de me voir pour toujours privé de l'avantage des exemples qu'il me donnait; et je m'applique souvent ces mots, qu'un sage de l'antiquité prononça en pareille occasion : *Vereor ne nunc negligentius vivam*. En vérité, s'il est une situation dans la vie qui développe en nous les germes de la prudence, c'est lorsque nous agissons sous l'inspection constante d'un homme que ses vertus et ses années rendent respectable. La dignité de la bonté a-t-elle jamais paru plus irrésistible que dans celui dont nous pleurons la perte? il y avait en même temps quelque chose de si aimable dans ses manières, tant de simplicité et d'enjouement dans sa conversation, qu'il était aussi sûr de gagner l'affection que d'inspirer le respect.

Cowley a remarqué, je crois, » qu'un homme » livré aux affaires, doit s'avilir, ou passer aux » yeux du monde pour un insensé. » S'il y a quelque vérité dans cette observation, elle n'est cependant pas sans exception. Mon père fut engagé de très-bonne heure dans le tourbillon des affaires, et s'y est toujours appliqué jusqu'à sa dernière heure; il sut pourtant conserver son honneur sauf et sans tache, malgré les violens assauts qu'il doit avoir éprouvés

nécessairement dans une carrière aussi longue. Si je pouvais faire remarquer, sans injustice pour ses autres vertus, celle qui a jeté l'éclat le plus vif, je dirais que la probité formait la partie brillante de son caractère, et que sa conduite offre l'exemple de toutes les qualités morales dont la nature peut orner et ennoblir l'humanité. Défendre l'opprimé, consoler l'indigent, protéger le malheureux, voilà où tendaient tous ses efforts; le motif principal qui l'engagea à continuer l'exercice de sa profession, c'est qu'elle le mettait plus souvent à même de satisfaire une ambition aussi honorable.

Personne n'a mieux goûté les plaisirs de la vie retirée et contemplative; la nature semblait l'avoir formé pour y jouer son rôle avec aisance et dignité. Il n'a jamais désiré de se distraire du cours de ses méditations, et son patrimoine se trouva plus que suffisant pour satisfaire ses passions. Mais il avait des sentimens trop généreux et trop élevés pour ne vivre que pour lui seul. Ce fut sa disposition à la bienveillance qui l'attira sur la scène du monde, à laquelle il eût renoncé pour tout autre motif. Ce penchant presque divin le guida

et le soutint, pendant la carrière utile qu'il parcourut pour l'honneur et les intérêts de sa famille et de ses amis, et le bonheur des créatures qui se trouvèrent à même d'éprouver sa bienfaisance.

Je sais, mon cher Euphronius, le cas que vous faites du mérite en général, et l'estime particulière que vous aviez vouée à cet homme vertueux. Et je suis sûr que vous ne me pardonneriez pas, si je m'excusais de vous laisser ce monument de ma vénération pour un père, dont le moindre titre à ma reconnaissance, est de m'avoir donné le jour.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXVI.

A PHILOTES.

J'AIME particulièrement ce passage où Homère a représenté Jupiter détournant avec horreur ses yeux fatigués du spectacle d'un champ de bataille, et les reposant sur les Hippomulges, peuple fameux, à ce qu'il paraît, par l'innocence et la simplicité de ses mœurs. C'est pour répéter cette expérience, et me délasser des scènes de trouble et de dispute où je suis engagé, que je reporte mes pensées sur vous, Philotes, qui méritez si bien d'être appelé le moderne Hippomulge, à cause de votre douceur et de votre modération.

Je ne sais plus quel ancien recommande de penser aux vertus de ses amis; mais je suis sûr qu'il est quelquefois nécessaire d'agir ainsi, pour ne pas s'aigrir contre nos semblables, et

empêcher que l'esprit philanthropique ne s'éteigne entièrement. Ceux qui se jettent dans la carrière de l'ambition, jugent souvent l'espèce humaine d'après le petit nombre d'individus qu'ils ont sous leurs yeux, et supposent que le reste remplit les rôles secondaires avec la fausseté et la dissimulation qu'ils observent dans les caractères de leurs supérieurs. Il est difficile, en effet, d'empêcher l'esprit de mépriser notre race tout entière, quand on est en rapport avec ses parties les plus corrompues. Je travaille cependant à me défendre d'une disposition aussi peu généreuse, car rien ne serait plus propre à détruire les germes de la bienveillance que tout homme doit s'efforcer de nourrir dans son cœur.

Je voudrais que ceux qui ont employé leurs talens à faire de notre espèce l'objet de leurs satires, s'en servissent pour dompter la vanité, qui fait tant de tort aux vertus du cœur humain. Mais je crois qu'après un examen impartial, on trouvera plus de folie que de méchanceté dans notre nature, et que l'humanité pêche plus par ignorance que par intention. Si on voulait estimer les hommes ce qu'ils valent, il ne faudrait pas recourir aux histoires

des premiers temps, ni aux circonstances les plus frappantes de la génération présente. Les plus grandes vertus ont sans doute été les moins fameuses. Je suis persuadé que la mémoire de la plupart des actions héroïques n'est pas arrivée jusqu'à nous, et que les siècles les ont presque toutes dérobées à notre admiration, sans qu'on ait daigné les arracher à l'oubli. Cet *aliquid divinum*, comme l'appelle Cicéron, cette flamme céleste, que tout homme peut découvrir en lui-même s'il s'examine avec réflexion, opère à notre insu, et produit souvent les plus brillantes vertus, dans l'ombre d'une vie obscure.

Mais il est temps de quitter la méditation pour l'action; il faut retourner aux affaires ordinaires du monde; j'en tirerai sans doute quelque avantage, en ayant toujours Philotes devant mes yeux; et je prendrai les intérêts de mes semblables avec plus de plaisir, en pensant que les vertus qui ornent le cœur de mon ami sont moins rares que je ne serais tenté de le croire.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXVII.

A CLYTANDRE.

Je ne partage en aucune manière les sentimens de ce Grec qui, pressé de se marier, répondait toujours qu'il était trop tôt ou trop tard; je pense que mon auteur favori, le vertueux Montaigne, est un peu trop sévère quand il ajoute à la fin de ce trait, *qu'il faut refuser l'opportunité à toute action importune.*

— Higher of the genial bed by far
And with mysterious reverence y deem (1).

MILTON.

Je ne suis cependant pas assez téméraire pour me joindre à ces amis dont vous me parlez, et qui vous engagent, ce me semble, à penser à un lien de cette espèce. C'est une union qui demande tant de soins, un commerce que tant de circonstances délicates doi-

(1) Ce n'est qu'avec un respect mystérieux que je parle du lit nuptial.

vent embellir, que je n'oserais décider, de deux personnes, qu'elles sont faites l'une pour l'autre.

Je ne connais aucune femme au monde qui me paraisse plus propre qu'Amasie à faire le bonheur d'un homme raisonnable et généreux; et cependant j'aurais à peine le courage de recommander Amasie à mon ami; vous l'avez vue mille fois, mais je suis sûr qu'elle n'a jamais attiré particulièrement votre attention, parce qu'elle est du nombre de celles qui restent confondues dans la foule. Aussi souvent que nous avons causé ensemble, elle m'a rappelé l'âge d'or; il y a dans ses paroles, et dans ses actions, une innocence et une simplicité qui surpassent tout ce que les poètes ont écrit sur ces temps de vertu et de pureté.

Il est vrai qu'elle a vécu en grande partie comme les premiers habitans du monde, qui à cette heureuse époque, dit-on, pouvaient disposer d'eux-mêmes, et goûter à l'ombre de leurs vieux chênes ces amusemens champêtres, fruits certains d'une santé et d'une joie constantes. Jamais Amasie n'a, dit-on, essayé de dire une chose remarquable dans sa vie; mais elle a fait mille actions généreuses; si elle n'est

pas la plus belle dans une assemblée, elle n'envie point la supériorité que d'autres peuvent avoir sur elle de ce côté. Son âme ne se compose que de sensibilité et de bienveillance; si quelque chose d'heureux arrive à ses amis, son cœur se remplit d'une satisfaction désintéressée; il n'est pas de malheur que sa générosité ne partage ou ne console. Si elle est jamais possédée par l'homme de son cœur (car je la connais trop bien pour croire qu'elle se donne jamais à un autre), toute sa vie ne sera qu'une suite continuelle de soins et de complaisances; l'opinion modeste qu'elle a de son rare mérite lui fera faire plus d'attention à celui de son mari, et les déférences insignifiantes qu'une femme fière et exigeante regarderait comme un droit, ne seront aux yeux d'Amasie que de nouveaux titres à son amour et à sa reconnaissance.

Mais si je restais plus long-temps devant un modèle aussi aimable, je courrais peut-être risque de faire comme cet artiste ancien qui devint amoureux de son propre ouvrage; autant pour ma tranquillité que pour la vôtre, je crois qu'il est mieux que je m'arrête ici.

Adieu, je suis, etc.

LETTRE XXXVIII.

A PHILOTES.

DE tous les avantages dont jouit un génie populaire, si je puis m'exprimer ainsi, celui que j'envierais le plus volontiers, serait le privilège de faire ressortir le mérite. On peut regarder l'auteur qui attire l'attention du public sur ses ouvrages, et qui a réussi à se faire écouter de toute une nation, comme le gardien du temple de la renommée, et de plus, ayant le droit d'en ouvrir l'entrée à tous ceux qu'il trouve dignes d'une pareille distinction. Les louanges d'un écrivain médiocre nuisent plus qu'elles ne servent au mérite, et ternissent la gloire qu'elles veulent célébrer. Un panégyrique tracé d'une main faible, est semblable à la rouille, qui détruit ce qu'elle touche; c'est pourquoi Henri IV, roi de France, attribuait, en plai-

santant, la couleur grise de ses cheveux, à une foule de complimens maladroits que lui avait adressés un orateur ridicule de son siècle. Quoique les guirlandes de la folie ne déparent pas le temple qu'elles environnent, elles se flétrissent aussitôt qu'on les y place; et si elles ne sont pas nuisibles, on peut assurer qu'elles passent bien vite; tandis qu'au contraire, celles dont un Horace, un Boileau, un Addisson, ou un Pope, ont couronné les vertus de leurs contemporains, sont aussi durables qu'illustres, et conserveront leurs couleurs et leurs parfums par-delà les siècles.

Si je pouvais tresser une couronne telle que celles dont je vous parle, si j'étais du nombre de ces esprits privilégiés dont l'approbation assure les prétentions des auteurs à la renommée, votre ami recevrait assurément le tribut distingué que ses vertus méritent, et que vous demandez; je dirais au monde (et de manière à ce qu'on en conservât long-temps le souvenir) : Qu'Eu-sèbe joint à toutes les connaissances et à l'expérience du siècle présent, l'innocence et la simplicité des anciens jours; qu'il fortifie les doctrines de sa sainte profession, non par une éloquence ambitieuse, mais par la force bien plus per-

suasive d'une vertu exemplaire et infatigable; qu'il tempère la sévérité des préceptes par l'aisance et la familiarité qui règnent dans sa conversation; qu'en se mettant au niveau du plus humble des fidèles confiés à ses soins, il fait passer les leçons du maître, sous le voile de celles d'un ami ou d'un égal; que tout en remplissant les devoirs de son état, il étend ses vues sur l'intérêt général, et emploie son génie, sa fortune et son industrie, à la poursuite et à l'achèvement de tout ce qui contribue au bien de l'espèce humaine : en un mot, pendant que les autres membres de son ordre se disputent la possession des hautes dignités ecclésiastiques, il a l'avantage de mériter la plus brillante, sans posséder ou solliciter la plus modeste. Voilà ce que le monde m'entendra dire de votre ami, si le monde veut bien m'écouter. Mais quoique Philotes ait bien voulu donner audience à ma muse,

Namque tu solebas

Meas esse aliquid putare nugas.

CATUL.

peut-elle espérer la même faveur du public?

Permettez-moi donc d'admirer en silence des vertus que je ne suis pas digne de célébrer ; et laissons à d'autres le soin de répandre sur les bonnes œuvres d'Eusèbe , un éclat qui les dévoile aux yeux des hommes.

Adieu , je suis , etc.

LETTRE XXXIX

ET DERNIÈRE.

A TIMOCLÉE.

JE vois avec une satisfaction toute particulière que vous vous faites initier aux sciences occultes, et que vous trouvez un plaisir très-louable à l'art ancien et ingénieux de composer et de deviner les énigmes. Cette étude est indispensable, et je crois qu'elle mérite d'entrer dans l'éducation des deux sexes. Elle est utile aux femmes, en ce qu'elles peuvent se livrer innocemment à cette curiosité, qui les porte à découvrir et à trahir les secrets; les hommes, tournés vers de plus hautes spéculations, charmés de s'embarrasser les uns les autres, pourront se satisfaire ainsi sans troubler en rien l'ordre public. C'est un art dont

je recommanderais presque l'encouragement à nos deux universités, parce qu'il renferme la méthode la plus aisée et la plus courte pour exposer quelques-uns des principes les plus utiles de la logique, et qu'on pourrait le substituer avec avantage aux systèmes arides adoptés dans ces deux sanctuaires de l'éducation. Comme il consiste à découvrir la vérité cachée sous des voiles empruntés, il est d'une utilité merveilleuse dans toutes les branches de la science, parce qu'il habitue l'esprit à laisser de côté les idées étrangères au sujet, et conséquemment empêche qu'il ne soit déçu par de fausses relations, véritables sources de nos erreurs. En un mot, Timoclée, cette science que vous aimez tant, contient le résumé de la politique humaine; et comme il est impossible, dans le cours de cette vie, de ne pas se trouver confondu avec des sots ou des lâches, tout homme sensé voudra posséder un art, qui, par l'artifice d'un déguisement prudent, lui donnera les moyens de repousser la trahison ou l'insolence. Un prince très-sage avait coutume de dire : » Celui qui ne sait pas feindre ne sait pas régner; » et moi j'ai pour

maxime, que celui qui ne sait pas faire d'énigmes ne sait pas vivre.

Cet art n'est pas moins recommandable pour son utilité que pour son antiquité, et c'est en quoi il plaira toujours à ceux qui s'occupent des affaires du temps passé. Il y a environ trois mille ans que Samson a proposé sa fameuse énigme : je demande pardon aux défenseurs du savoir des anciens, si sur ce point j'accorde la supériorité aux modernes; car, s'il faut juger de l'habileté des premiers dans cet art profond par un exemple aussi remarquable, nous conclurons que les génies d'alors ne peuvent être comparés en aucune façon à ceux qu'ont produits les siècles plus rapprochés de nous. Un de mes amis venant de terminer un ouvrage in-folio, très-curieux, dans lequel il prouve ce point important, je ne veux pas anticiper sur le plaisir que vous éprouverez en le lisant. Permettez-moi seulement de rappeler ici pour la gloire immortelle de cet art, que le plus sage des hommes et le plus grand des princes essaya, dit-on, avec un monarque voisin, les forces de son esprit. Salomon et Hiram se proposèrent plusieurs énigmes, et ils convinrent

de certaines peines pour celui qui ne découvrirait pas celle de son rival. On va même jusqu'à dire que le père de la poésie, le divin Homère, y prenait beaucoup de plaisir. L'auteur grec qui a écrit sa vie, attribue sa mort au chagrin qu'il éprouva de ne pouvoir deviner une énigme, que lui proposèrent les pêcheurs d'une certaine île nommée Io.

Les anciens faisaient si grand cas de cet art, qu'ils gravaient des énigmes sur leur tombeau, et que, non contents d'embarrasser leurs contemporains, ils faisaient au public des legs énigmatiques. Cette conjecture est fondée sur une ancienne inscription, que je vais vous citer, quoiqu'en latin, bien sûr que votre voisin l'antiquaire se fera un plaisir de vous l'expliquer. Soyez donc assez bonne pour lui demander si les lignes suivantes ne fortifient pas mon sentiment :

VIATORES . OPTIMI.

HIS, NUGIS, GRYPHIS, AMBAGIBUSQUE
MEIS, CONDONARE, POSCIMUS.

Quoi qu'il en soit, ce fut un des grands plaisirs de la vie pastorale; et pour cette raison-là seule, l'énigme mérite l'attention de nos mo-

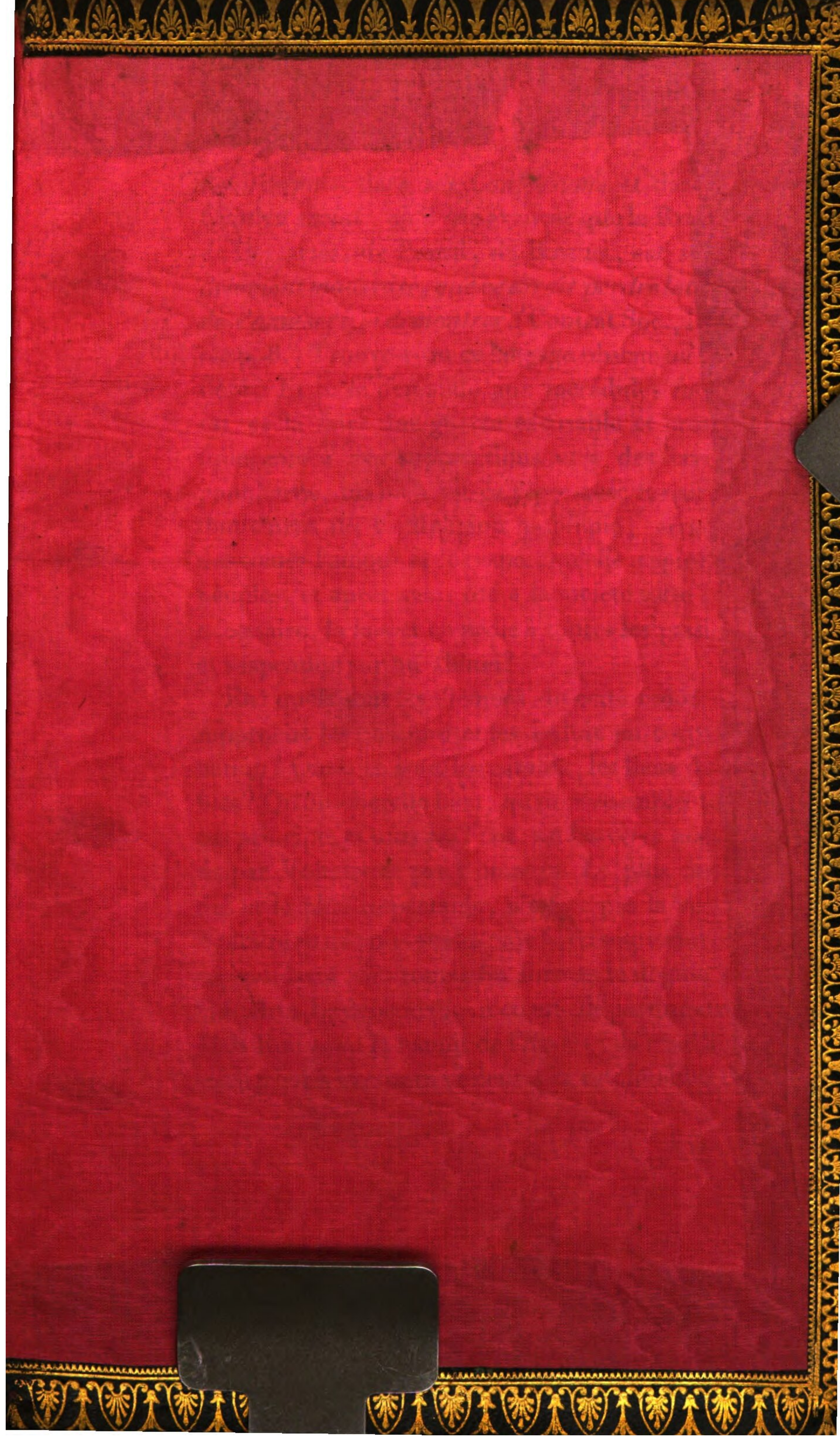
dernes Arcadiens. Vous vous rappelez, j'espère, celle que le berger Damétas propose à Ménalcas, dans le Virgile de Dryden :

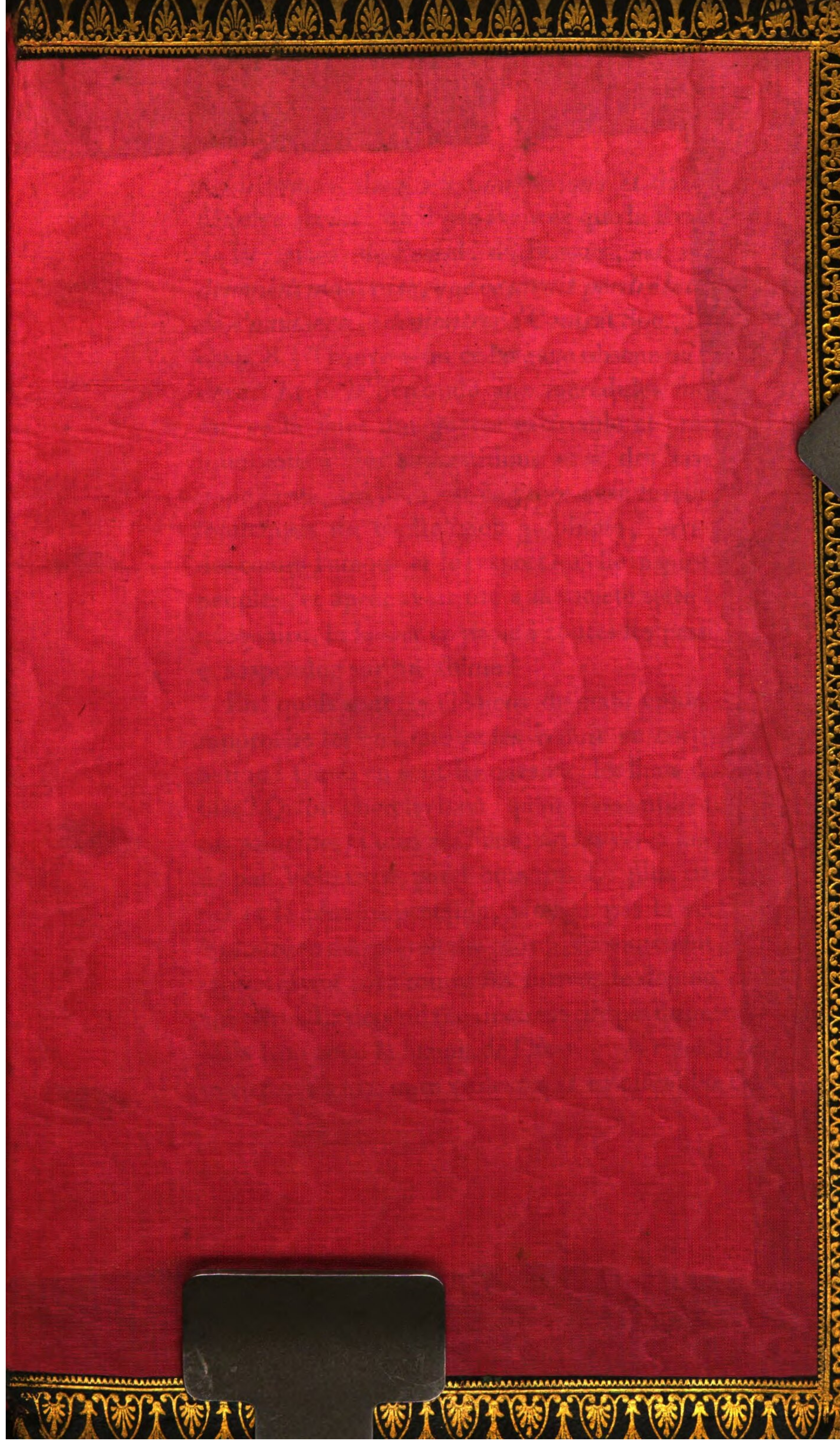
Say where the round of heav'n, which all contains
To three short ells on earth our sight restrains :
Tell that and rise a Phœbus for thy pains.

Cette énigme, qui a exercé la patience de plus d'un critique instruit, n'a pas encore été devinée; je ne la cite pas seulement comme un exemple de la sagacité merveilleuse qu'il faut pour initier l'homme à la plus noble des sciences, mais comme devant vous exciter à tenter sa solution. Et maintenant, Timoclée, que dira votre ami, quand il va vous voir en état d'appuyer votre étude favorite, des exemples des poètes, des commentateurs et des rois?

Adieu, je suis, etc.

FIN.







Melmoth, William,

Lettres de Fitz-Osborne

Paris 1820

Epist. 594 g

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403451-5